

# Mémorial de Saint-Cloud 1966

ÉDITÉ PAR LA SOCIÉTÉ AMICALE  
DES ANCIENS ÉLÈVES  
DE L'ÉCOLE NORMALE SUPÉRIEURE DE SAINT-CLOUD

(Supplément au Bulletin de Saint-Cloud d'Avril 1966)

## SOMMAIRE

|                                                |    |
|------------------------------------------------|----|
| Charles GEYER (1897 Lettres) .....             | 3  |
| Frantz BRUNET (1898 Lettres) .....             | 4  |
| Adrien CHAPOTOT (1898 Lettres) .....           | 10 |
| Charles DUMAS (1901 Lettres) .....             | 12 |
| Théophile MILLET (1901 Sciences) .....         | 19 |
| Louis GENISSIEUX (1906 Lettres) .....          | 21 |
| Raymond RONZE (1907 Lettres) .....             | 25 |
| René BARAT (1910 Lettres) .....                | 28 |
| Achille JOUGLET (1910 Lettres) .....           | 31 |
| Louis MAGNAT (1911 Lettres) .....              | 33 |
| Marcel MAZATAUD (1911 Lettres) .....           | 38 |
| Eugène SERRES-CAMBOT (1911 Sciences) .....     | 42 |
| Adrien CAUSSIGNAC (1913 Sciences) .....        | 45 |
| René NIDERST (1925 Lettres) .....              | 46 |
| Jules RITTER (1926 Lettres) .....              | 48 |
| Marcel DEQUATRE (1926 Sciences) .....          | 51 |
| André GALAN (1927 Lettres) .....               | 52 |
| Antoine MAZIER (1928 Lettres) .....            | 55 |
| Camille BERTHELOT (1928 Sciences) .....        | 60 |
| Georges AUROY (1931 Lettres) .....             | 65 |
| Georges TRIOU (1934 Sciences) .....            | 68 |
| Joseph NOGUES (1935, Elève-Inspecteur) .....   | 69 |
| Robert CROISOT (1943 Sciences) .....           | 71 |
| Aimé BULTEL (1946 Lettres) .....               | 79 |
| Jacques TERRIEZ (1964, Elève-Inspecteur) ..... | 85 |
| Autres deuils .....                            | 87 |

## Charles GEYER

(1874-1965)

Promotion 1897 (Lettres)

**C**HARLES GEYER était né le 4 février 1874 à Caen. Il fut élève-maître de l'Ecole Normale de Nancy, puis exerça comme instituteur en Meurthe-et-Moselle de 1893 à 1897. Entré à Saint-Cloud en 1897, il en sortit deux ans plus tard pour aller exercer comme professeur à l'Ecole primaire supérieure de Vaucouleurs. En 1900, il est à l'Ecole Normale de Lagord (Charente-Maritime), en 1901 à celle d'Arras. Admis au C.A.I.P. en 1903, il occupe les postes de Vouziers (1903), Briey (1906), Lunéville (1910). Il est nommé Directeur de l'Ecole Normale de Lons-le-Saunier en 1919 et de Strasbourg en 1925. C'est dans ce dernier poste qu'il exercera jusqu'à l'âge de la retraite.

J'avais eu l'occasion de le recevoir, peu après, à l'Ecole, où il était venu en pèlerinage, accompagné de Mme Geyer. J'avais été frappé par la fermeté physique et intellectuelle de notre aîné, intéressé, et un peu étonné par l'évolution de l'Ecole que je lui dépeignais à grands traits. J'avais reconnu en lui un des bons spécimens de cette espèce en voie de disparition, le Cloutier des temps révolus, solide, consistant et paisible, à l'issue d'un long déroulement de travaux utiles.

Charles Geyer avait élevé trois enfants, et vu grandir des petits-enfants. Nous n'avons pas réussi à entrer en contact avec cette famille

Que cet imparfait hommage salue du moins la mémoire de cet homme de bien, avant le grand oubli.

H. C.

## Frantz BRUNET

(1879-1965)

Promotion 1898 (Lettres)

« ... **L**A vie est belle, elle est longue, on n'en voit pas le bout... » écrivait Frantz Brunet, pour se donner confiance, dans son « Journal » de mobilisé, le 24 mars 1917. Optimisme devenu réalité : F. Brunet s'éteignit presque un demi-siècle après, le 26 juillet dernier, quand il allait terminer sa quatre-vingt-sixième année.

Homme des longues patiences et des longs labeurs, il avait eu, dès son jeune âge, dans sa pauvre maison, l'exemple du travail. A la mort de son père, ne disait-on pas, dans sa commune, qu'on devrait faire boire « sur ses cendres » les autres cantonniers pour leur donner plus d'ardeur au travail ?

En octobre 1898, notre écolier moulinois entre à l'Ecole Normale Supérieure de Saint-Cloud. Il vécut là deux années à la fois radieuses et pénibles : radieuses par le contact de ce Paris brillant et animé, accueillant et hospitalier — un Paris familial, non encore débordé par l'exotisme, sans métro, sans automobiles, sans cinémas —, le Paris des musées et des « matinées » de la Comédie-Française et de l'Odéon (dont ne se privait pas notre Normalien), avec Mounet-Sully, Réjane, Sarah Bernhardt, Lucien Guitry, Coquelin — le Paris de l'Exposition Universelle de 1900.

Années pénibles cependant, pour des études où F. Brunet se disait peu préparé et qui comportaient des programmes rebutants avec des cours secs et sans chaleur. Seul, le mer-



veilleux professeur d'histoire que fut Jallifier mérita son admiration et sa reconnaissance : de là, son penchant pour l'histoire.

De 1905 à 1920, F. Brunet professe à l'Ecole Normale de Moulins ; mais son métier de professeur ne lui suffit pas. Une pente fâcheuse, me confiait-il, l'avait toujours poussé à s'intéresser aux affaires publiques. Emprasons-nous d'ajouter que ce fut uniquement par pure conviction et en tout désintéressement, sans aucune arrière-pensée d'y chercher profit ou mandat.

Plein d'ardeur et d'illusions, adhérent de la Ligue des Droits de l'Homme, il se fit inscrire, à Moulins, au Groupe Socialiste et « initier » à la Loge Equerre, convaincu d'entrer, écrivait-il, dans une société de pensée dégagée de politique électorale.

A l'instar de tant d'autres universitaires, F. Brunet avait été conquis par l'idéologie socialiste qu'apportait alors l'éloquence prodigieuse de Jean Jaurès. Il n'avait pas de fausse honte à avouer qu'à 20 ans il chantait l'**Internationale** et que, portée par l'affaire Dreyfus, sa génération s'engageait, à la suite de Jaurès et de Combes, dans l'antimilitarisme et l'anticléricalisme : c'était l'époque de la séparation de l'Eglise et de l'Etat.

Mais, sous l'influence notamment de Charles Péguy, avec ses « Cahiers de la Quinzaine » (dont le premier numéro avait paru en janvier 1900), F. Brunet et les intellectuels qui, comme lui, plaçaient la mystique au-dessus des jeux électoraux, réagirent assez vite contre cette politique qui menaçait d'instituer dans le pays une véritable guerre civile.

Le conflit mondial de 1914-1918 l'en détacha davantage encore et son « Journal » nous montre assez son passage du rationalisme à un certain mysticisme, avec l'abandon d'un laïcisme partisan. Cela n'empêcha pas F. Brunet de rester, jusqu'à ses tout derniers moments, quelque peu prisonnier de sa jeunesse.

Sa démission du Parti socialiste lui créa sans doute, à Moulins, une position délicate auprès de ses amis, puisque, malgré son amour pour le professorat — le plus beau métier, disait-il —, il se présenta à l'Inspection de l'Enseignement Primaire et partit en 1920 pour Charolles, puis en 1930 pour Mâcon, où il termina sa carrière d'inspecteur.

Ses sorties au grand air, en vélo d'abord, en voiture ensuite, eurent des effets favorables sur sa santé, trop souvent contrariée par des gastralgies et des migraines. Mais son rôle d'inspecteur ne lui plaisait guère et la rédaction des rapports

lui fut toujours une besogne pénible. Que de fois, en traversant les Monts du Charolais, dans nos allées et venues de Mâcon à Chavroches, m'a-t-il conté ses inspections !

Maître, il avait quitté des élèves dont beaucoup avaient été des disciples et des amis : il en conservait sur lui la liste complète par promotions.

Inspecteur, il trouvait des administrés parfois défiants qu'il fallait rassurer et apprivoiser. Il entrait trop souvent dans des classes apeurées, le maître ou la maîtresse compris. Il convenait cependant avoir rencontré dans le personnel d'instituteurs des sujets d'élite, soit par leurs aptitudes, leur culture ou leur niveau moral. Il conservait pieusement les lettres reconnaissantes qu'il avait reçues, en 1938, au moment de son départ en retraite.

\*  
\*\*

Abordant sa retraite, débarrassé de tout souci professionnel, F. Brunet donna libre cours à son besoin de lecture et à sa passion des notes. Dès qu'il avait su lire, bien qu'aimant jouer et s'ébattre, il fut davantage attiré par les livres que par des jeux d'enfants. Jules Verne, Erckmann-Chatrian, Daniel de Foë furent ses premiers compagnons ; plus tard, Pascal, Montaigne, au milieu de tant d'autres, et Charles Péguy qui fut le maître de sa pensée.

En 1956, F. Brunet décide de faire imprimer des pages écrites vingt ans plus tôt sous le titre : « En compagnie de Charles Péguy », plaquette pleine de réconfort avec la rencontre de Jeanne d'Arc — suivie bientôt d'une étude plus approfondie : « La morale de Charles Péguy », qui obtint en 1961 le prix Stassart de l'Académie des Sciences Morales et Politiques.

Articles et conférences sur Péguy se succédèrent tout au long de sa carrière et F. Brunet laisse inachevé un immense travail — dialogue où il questionne Péguy sur les auteurs dont il a parlé. En guise d'introduction à cet ouvrage, nous relevons cette phrase bien émouvante : « Plus près de moi, Péguy, vous êtes plus que jamais près de moi, depuis que la nuit tombe et qu'approche l'heure... »

Linguiste averti, passionné des mots du terroir, F. Brunet fait imprimer en 1937, chez Crépin-Lebond, son premier « Vocabulaire Bourbonnais », qu'il ne cesse d'enrichir et qui lui inspire une étude présentée en 1950 à la Faculté de Lyon comme thèse de doctorat sous le titre : « Le Glossaire

de Franchesse », et couronnée de succès avec la mention « très honorable ».

Loin d'abdiquer, notre infatigable linguiste, ayant recueilli de précieuses directives du Jury, opère une refonte de son « Vocabulaire Bourbonnais », l'amplifie et l'améliore au cours de dix nouvelles années. En février 1964, toute la presse bourbonnaise annonça la parution de ce remarquable ouvrage d'une rare érudition, fruit d'incalculables recherches, somme de science, de curiosité et d'amour qu'est le « Dictionnaire du Parler Bourbonnais » où, modestement, l'auteur écrit dans son Introduction : « En les rassemblant, ces chers mots de mon enfance, j'ai l'impression de remplir, simplement, un mélancolique devoir filial. » Devoir filial qui laissera le nom de Frantz Brunet bien haut dans le ciel des lettres bourbonnaises.

Devons-nous parler des communications pleines d'esprit données à l'Académie de Mâcon qui l'avait élu membre titulaire en 1950 ? Son discours de réception fut, dit-on, le plus vivant et le plus pittoresque des itinéraires poétiques : description savoureuse du trajet, en chemin de fer, de Moulins à Mâcon, et analyse subtile du pays lamartinien.

Il nous faut mentionner son fameux récit des « Tribulations d'un curé bourbonnais au XVII<sup>e</sup> siècle », lu le 20 octobre 1951 à une séance publique de la Société d'Emulation du Bourbonnais, et citer les articles sur Georges Sorel qu'il a adressés, après la Libération, à son ancien élève et grand ami le Docteur Antoine Lacroix, maire du Kremlin-Bicêtre, à l'intention de son hebdomadaire local.

Tant de pages manuscrites nous demeurent encore qui mériteraient d'être imprimées ! Mais aucunes ne pouvaient mieux nous faire connaître F. Brunet que celles écrites il y a cinquante ans, dans cette période exceptionnelle que fut la guerre de 1914-1918. Exempté du service actif pour affection grave de la vue, il nous a donné, dans son « Journal d'auxiliaire », des pages d'une sincérité frappante ; sincères également sont ses petites rectifications, ou « repentirs », figurant au bas des pages.

« La Guerre de 14 vue de Moulins-sur-Allier » est le journal d'un homme de bonne foi, plein d'esprit, maniant l'indulgence et la malice, dans la meilleure tradition des moralistes français, nous montrant, déjà à trente-six ans, l'étendue et la variété de sa culture.

Là, comme dans le « Dictionnaire », on est touché par son attachement au sol natal. J'ai eu, en juin dernier, le privilège de l'accompagner dans son ultime pèlerinage à son bourg

natal de Franchesse. Il m'a montré, au bout d'une impasse, à quelques pas de la grande place, sa petite fenêtre d'où « le regard franchit les jardins proches, plus loin les champs et les prés descendant jusqu'au fond de la vallée, et se repose enfin sur les forêts couronnant la pente opposée ». Près de lui, avec émotion, j'ai contemplé cette terre bourbonnaise dont Charles-Louis Philippe a parlé comme d'une mère : c'est la plus belle image que je garderai de ce maître qui, jeune professeur, m'avait enthousiasmé et devint pour moi, dans ses dernières années, un inestimable ami.

Qu'il me permette de lui adresser les paroles qu'il avait lui-même prononcées, le 30 septembre 1951, sur la tombe de son ami Emile Guillaumin : « Vous êtes et resterez celui qui a décrit et raconté, avec tant de vérité et d'amour, le Bourbonnais natal : vous resterez celui qui a si bien dit, parce que porté par son génie, il disait ce qu'il avait vu et, mieux encore, ce qu'il avait vécu. »

Pierre PERRIN.

Ces pages sont extraites des « Cahiers bourbonnais », n° 37, de janvier 1966. M. Pierre Perrin, qui fut son élève, avant de courir une brillante carrière de Conseiller du Commerce extérieur, lui était demeuré très attaché. Il a bien voulu nous donner les précisions suivantes :

« C'est accidentellement qu'est mort Frantz Brunet. La « vue qui le tint éloigné du front en 1914 l'a finalement « trahi. Il a cru pouvoir traverser une rue à Mâcon alors « qu'une auto débouchait 50 mètres plus haut : hélas ! le « choc fut brutal et F. Brunet vécut 14 jours dans le coma. « Je l'avais vu le 9 juillet, c'est-à-dire 3 jours avant son « accident, parfaitement enjoué, heureux du séjour qu'il avait « fait en Bourbonnais et ébauchant de nouveaux projets « d'édition. Brunet eût pu vivre encore de longues années, « tant son esprit était lucide. »

J'avais eu moi-même l'occasion de correspondre avec notre regretté camarade à l'occasion des livres qu'il publiait en sa verte vieillesse et des compte rendus qui en furent faits dans notre **Bulletin**. En 1965 encore, il manifestait une verve intellectuelle, un goût de la vie, une abondance de projets, non sans une sereine acceptation de la vieillesse et de la mort prochaine, qui forçaient l'admiration. Mais la mort l'attendait en silence au détour d'une rue...

H. CANAC.

## Ouvrages de Frantz Brunet

- Dictionnaire du Parler bourbonnais (édité par Klincksieck, Paris).
- La Guerre de 14 vue de Moulins-sur-Allier.
- La morale de Charles Péguy.  
Pour ces deux derniers ouvrages, chez M. P. Perrin, 1, place de Bagatelle, 92 Neuilly-sur-Seine. Chèques Postaux, Paris 2 214-76.

## Adrien CHAPOTOT

(1876-1965)

Promotion 1898 (Lettres)

**M.** Chapotot, dont le père était instituteur, est né à Cleurie (Vosges), huitième d'une famille de neuf enfants. Il fit ses études au lycée de Remiremont ; il en sort en 1894, bachelier de philosophie, et se destine à l'enseignement. Il est instituteur à Cornimont (Vosges), obtient le brevet supérieur en 1897, se prépare seul à Saint-Cloud où il entre en 1898. Et cela est déjà la marque d'une ténacité certaine.

Il est successivement professeur à l'E. P. S. de Mézières, puis aux écoles normales de Rennes, de La Sauve, de Châlons-sur-Marne, et en 1906, obtient le Certificat d'aptitude à l'Inspection primaire.

Il est alors Inspecteur primaire à Lure (où il se marie) puis à Abbeville (1913) et à Amiens (1925). Dans ce dernier poste, la retraite l'atteint en 1935. Il était Officier des Palmes académiques depuis 1914.

Ainsi, c'est dans la Somme que se déroula, au cours de 22 années, l'essentiel de sa carrière. C'est là qu'il a marqué, d'une action continue, un personnel enseignant qui lui a montré sa reconnaissance d'une façon touchante, au moment de sa retraite, en présence de l'Inspecteur d'Académie et du député-maire d'Amiens. J'ai lu le discours prononcé à cette occasion. Il témoigne que ce Vosgien, à l'aspect un peu froid, avait su conquérir, par son exemple, par sa longue expérience de l'enseignement, par sa conscience professionnelle, par son activité parascolaire et aussi par son esprit de justice et par la ténacité avec laquelle il sut défendre

les membres du personnel injustement attaqués, la confiance et l'affection de ceux qu'il avait guidés, aidés et soutenus. Dans ce discours, je relève cette phrase qui me plaît comme l'écho d'un temps bien ancien :

« Avec un chef comme M. Chapotot, chacun comprenait qu'il fallait, à son exemple, accomplir consciencieusement sa tâche. Le chef travaillait, tout le monde travaillait, pour le plus grand bien des élèves et le bon renom de l'Ecole laïque ».

De la Somme, M. Chapotot tira d'autres satisfactions. Il y trouva un gendre, également d'une famille d'instituteurs, mais que le collège d'Abbeville conduisit au Baccalauréat, et de là au Lycée Janson-de-Sailly et à l'Ecole Normale Supérieure. Après des classes de Spéciales brillantes à Marseille, à Versailles, puis à Charlemagne, M. Maillard fut nommé Inspecteur général de Mathématiques. M. Chapotot vint donc, à sa retraite, habiter près de sa fille, à Villemomble, où Mme Chapotot, très alerte et active, cultiva avec succès son jardin, tandis que son mari, passionné de lecture, relisait et complétait une bibliothèque, bien garnie, des meilleurs auteurs. Pendant sa longue retraite de trente années, il fut administrateur de la Caisse d'épargne de Villemomble ; mais il fut aussi un lecteur assidu à la Bibliothèque Mazarine.

Il eut, enfin, la joie de voir le mariage de sa petite-fille Madeleine Maillard avec un professeur agrégé de Sciences Naturelles (M. Codaccioni, fils d'instituteurs), la naissance de deux arrière-petits-enfants, les succès universitaires de Mme Codaccioni (thèse de Doctorat en botanique) et les réussites scolaires de son petit-fils Dominique Maillard. Une belle famille de l'enseignement, si l'on ajoute que Mme Chapotot était institutrice avant son mariage.

C'est dans la famille de M. Maillard, dont je m'honore d'avoir été le collaborateur pendant dix ans, que j'ai connu M. Chapotot. C'est ce qui me vaut d'écrire ce témoignage à la mémoire d'un de nos anciens camarades. Il avait gardé de l'Ecole et de ceux de ses condisciples que nous avons connus l'un et l'autre le souvenir le plus fidèle. Une belle figure est disparue, discrète, sans panache, sans trop de récompenses officielles non plus, mais qui fait largement honneur à Saint-Cloud.

A. MILLET.



## Charles DUMAS

(1880-1965)

Promotion 1901 (Lettres)

**C**HARLES DUMAS, Inspecteur Général Honoraire de l'Enseignement des Indigènes en Algérie, est décédé à Vichy le 2 août 1965. Cette nouvelle est passée inaperçue ou presque, et un tel silence offre un frappant contraste avec les échos qu'elle aurait provoqués en Algérie, où s'est déroulée la vie de Charles Dumas, tant sa personnalité y avait marqué une profonde empreinte. Notre devoir n'en est que plus grand de lui rendre l'hommage qu'appelle sa vie exemplaire ; mais particulièrement impérieuse est l'obligation d'exprimer la reconnaissance que lui portent ceux, si nombreux, qui ont connu et apprécié l'importance de la tâche qu'il a accomplie et des services qu'il a rendus, avec le constant souci de dignité et de droiture qui était sa marque personnelle. Car, dans la lignée des grands anciens de Saint-Cloud du début du siècle, aujourd'hui si douloureusement éclaircie, Charles Dumas occupe à n'en pas douter une place de choix.

Il faut d'ailleurs trop souvent de telles circonstances pour aller, au fond des archives et dans le secret des correspondances personnelles, retirer ce que des tempéraments discrets comme celui de Charles Dumas avaient soigneusement enfoui. Celles d'Algérie sont disparues ou dispersées et ne nous livreront pas la richesse de souvenirs qui auraient pu émailler une évocation de sa vie telle qu'on la souhaiterait. Pour la plupart, les personnes qui l'ont approché, tant sur le plan personnel que sur celui de ses activités professionnelles, sont aujourd'hui malheureusement dans l'impossibilité d'apporter un témoignage qui eût pourtant constitué un riche et émouvant hommage. Au demeurant, Charles Dumas souscrirait-il



à une évocation publique de sa vie, de ses préoccupations et de ses succès ?

Il avait en effet gardé de ses origines rurales la tendance profonde à une concentration personnelle qui le faisait paraître peu communicatif, réservé même. En fait, ceux qui avaient le grand privilège de l'approcher savaient ce que cette apparence couvrait de sensibilité et de bienveillance. Car, n'ayant jamais composé avec les tâches successives qu'il s'était assignées comme avec sa conception du devoir, il constatait avec netteté les faiblesses qu'il avait à relever, mais il leur réservait toujours un jugement empreint d'une grande bonté naturelle et d'un sens profond de l'humain.

Né à Claux (Cantal) le 7 février 1880, remarqué par son instituteur pour son esprit brillant et son application, Charles Dumas avait préparé au Cours Complémentaire de Murat le concours d'entrée à l'Ecole Normale d'Aurillac, d'où il sortit en 1897.

Le Décret du 18 octobre 1892 venait à peine d'organiser « l'enseignement des indigènes » en Algérie. La Section Spéciale de l'Ecole Normale d'Alger, dite alors « Ecole Normale Indigène », appelait à cet enseignement des instituteurs métropolitains riches de toutes les curiosités et de tous les élans de leur âge à l'égard de la tâche à accomplir. La qualité exceptionnelle de ce recrutement, opéré parmi les élèves-maîtres des Ecoles Normales métropolitaines, déjà objets d'une sélection dont on se rappelle la sévérité, amenait en effet à « Bouzareah » des hommes de caractère, ouverts aux appels de la vie et disponibles pour les missions de progrès humain dont l'Algérie leur montrait les portes sur l'Afrique. Evoquer la phalange des « anciens sectionnaires » avec celle des anciens élèves de Bouzareah dans leur enseignement en milieu algérien, dans leurs activités périscolaires, sanitaires et sociales, comme dans leurs évasions vers les grands services des pays du Maghreb, constituerait une tâche exaltante, digne de tenter des esprits libres et enthousiastes, penchés sur les exemples du passé.

Charles Dumas arrive à la Section Spéciale en 1899 avec la détermination des grands caractères, et ses qualités le font remarquer de son Directeur qui l'engage à préparer le concours de Saint-Cloud. Instituteur de l'enseignement des indigènes à Médéah en 1899-1900, il voit son travail couronné d'un double succès : celui de l'admission à Saint-Cloud et celui d'une très élogieuse inspection du Recteur Jeanmaire. C'est déjà que Ch. Dumas n'hésitait pas devant son devoir et

qu'engagé dans une tâche, il allait jusqu'à son accomplissement, avec l'opiniâtreté sans failles que lui valaient ses origines. A sa sortie de Saint-Cloud, le Recteur Jeanmaire l'appelle à la direction de la Section Spéciale de Bouzareah où trois ans avant il était encore élève. Les sectionnaires qui ont eu le privilège de ses conseils et de son exemple pourraient dire de quelle richesse a été l'autorité qu'il exerça sur leur carrière. L'un d'eux, Professeur en retraite depuis longtemps déjà et qui lui succéda quelques années après comme Directeur de la Section Spéciale, rappelle avec émotion et chaleur les conseils et la sollicitude dont « M. Dumas l'entoura et pour lesquels, bien qu'ayant par la suite quitté l'Algérie, il lui garde à tant d'années de distance, une fidèle et respectueuse affection ».

C'eût été mal connaître Ch. Dumas que de penser qu'il pouvait ralentir son effort, car en 1905 il est reçu à l'Inspection Primaire. C'est l'époque où l'Algérie vient de recevoir la visite du Ministre de l'Éducation Nationale, dont le discours à l'inauguration de la Médersa d'Alger assure que « la France tient à honneur de perpétuer les traditions généreuses qui ont fait sa gloire dans le passé » et met en valeur les progrès de la coopération entre indigènes et européens dans les domaines de l'action sociale et sur le plan de l'École en particulier.

M. Dumas est nommé à Bar-sur-Aube, où il exerce de 1905 à 1907, pour retourner en Algérie dès que la possibilité lui en est laissée, car l'Algérie l'a définitivement attaché et il y fonde son foyer.

Il faut réaliser ce qu'une circonscription comme la première circonscription de l'enseignement des indigènes du département d'Alger, représente de distances à parcourir, avec les moyens de communication de l'époque, pour concevoir les mérites d'une visite régulière des maîtres qui y sont dispersés et apprécier les qualités de caractère comme la résistance physique dont une telle tâche témoigne. A l'âge de l'autoroute et de l'avion au Sahara, les souvenirs prennent figure de légende et la vision d'un Inspecteur Primaire en tournée, parcourant à bicyclette, d'écoles en bordjs, le territoire de Djelfa à Ghardaïa n'est presque plus concevable pour ceux qui n'ont pas connu l'Algérie des pistes des Hauts Plateaux et des sentiers de Kabylie.

Ce qui demeure par contre bien vivant, ce sont les témoignages des maîtres de cette génération pour qui « M. Dumas personnifiait le Chef droit, compréhensif et bon malgré une

apparente sévérité... » et « le Maître dont la visite apportait toujours un réconfort et un enrichissement ». Car son désir était bien de guider et de soutenir et non de juger. Il avait au fond de lui le souci de construire une Ecole exemplaire, dans une mutuelle et confiante collaboration, sachant par ailleurs le besoin d'aide et de réconfort des maîtres isolés en milieu indigène, aux prises avec une tâche lourde et difficile.

Pendant de longues années et au travers de la première guerre, Ch. Dumas poursuit sa mission avec « une rare intégrité, une compétence unanimement reconnue... » et « une foi profonde dans cet enseignement des indigènes qu'il avait si intimement pénétré » quant à sa nature et à ses valeurs humaines.

La mission originale de l'enseignement des indigènes visait en effet à l'établissement d'un contact direct et ouvert avec les populations algériennes ; l'enseignement de la langue française, élément d'unité et plus encore condition de progrès, dans un pays aux dialectes divers, en constituait un des piliers essentiels. On conçoit dès lors l'importance qu'y revêtait « la leçon de langage » dont l'intérêt, les modalités et les tournures pédagogiques ont depuis largement dépassé le cadre d'origine.

Un autre aspect fondamental de cet enseignement se retrouve exprimé dans la Circulaire où, en 1904, le Recteur Jeanmaire rappelait aux maîtres que l'enseignement devait « être adapté aux besoins particuliers des élèves » et en définitive « aux besoins spéciaux des populations au milieu desquelles ils vivaient ».

De tous ces problèmes, M. Dumas avait la connaissance la plus lucide et la conception la plus élevée, dans la pensée de l'action d'éducation et de civilisation à laquelle il avait pleinement souscrit et dont il vivait les progrès et les difficultés.

Il s'attachait en particulier à une connaissance toujours plus complète du pays, des populations et de leur culture. Au cours de sa carrière il a publié des ouvrages scolaires comme « Premières Lectures françaises à l'usage des musulmans » en collaboration avec M. Meitche, ou une « Petite Histoire de l'Algérie » ainsi que des « Contes et Légendes d'Orient ». En 1917, son Diplôme d'Etudes Supérieures de Langue et Littérature Arabes sur « Le Héros du Magnanat de Hariri : Abou Zeid de Sarroudj », fut honoré d'une Subvention du Gouvernement général de l'Algérie.

En 1928 il est appelé à la Direction de l'Ecole Normale d'Instituteurs d'Alger-Bouzareah. C'est peu après qu'il ac-

cueillit le jeune Professeur que j'étais alors et je lui garde pour la bienveillance et l'autorité avec laquelle il a guidé mes débuts d'abord, ma carrière ensuite, une dette de profonde et fidèle reconnaissance. Son action s'étendait avec aisance et fermeté à tous les domaines de la vie de l'établissement. La fusion des Sections européennes et indigènes de l'Ecole Normale, amorce de la fusion des enseignements européens et musulmans réalisée par la suite, fut assurée par ses soins. L'Ecole jouissait sous son égide d'une atmosphère d'émulation et de sympathie qui réunissait l'administration, les professeurs et les élèves dans un même élan de collaboration ouverte et amicale entre les divers groupes ethniques de l'Algérie et de la France dont elle rassemblait des représentants. Qu'on nous pardonne ! mais comment ne pas évoquer ici cette période de notre vie dans le cadre prenant de l'Algérie, où retentissent encore les échos des fêtes du Centenaire, au contact des enthousiasmes d'une brillante jeunesse remplie de confiance en l'avenir et sous la tutelle aussi bienveillante qu'expérimentée d'un Directeur d'élite.

Car, dès 1925, M. Dumas avait été inscrit sur la liste d'aptitude aux fonctions d'Inspecteur d'Académie et seul son désir de servir en Algérie avait suspendu sa nomination qui est cependant prononcée en 1935 pour l'Inspection Académique de Constantine. M. Dumas accomplit là un travail dont l'importance ne peut surprendre et qui le fait appeler en 1937 au poste d'Inspecteur Général de l'Enseignement des Indigènes auprès du Recteur de l'Académie d'Alger. Il ne quittera ce dernier poste qu'en janvier 1941, atteint par la limite d'âge, après y avoir vécu les heures difficiles, à des titres divers, de 1939 et 1940, où son courage et sa noblesse d'âme donnèrent leur mesure.

Tout au long de cette carrière aussi simple et droite que brillante, ce qui paraît caractériser le mieux la personnalité de M. Dumas, c'est le souci de l'humain et le sens de la mesure, dans une attitude de naturelle et permanente dignité. Se fixer un but élevé à la taille de la grande tâche d'éducation à accomplir avec la volonté de le réaliser, sans sous-estimer ou méconnaître les obstacles à franchir et les résistances à vaincre, était pour lui une préoccupation constante. Ainsi, au travers des fonctions qu'il a tenues avec tant de bonheur, il a exercé une influence inappréciable sur le développement de la scolarisation en Algérie, en dépit des oppositions et des critiques dont il serait vain de souligner les contradictions. C'est ce qui fait dire à l'un de ses jeunes

collègues de Saint-Cloud, comme à un ancien élève de Bouzareah dont la carrière exemplaire de professeur et d'homme politique n'est pas contestée : « Ch. Dumas était une des figures les plus caractéristiques de la vieille Algérie et nul ne peut ignorer les services immenses qu'il a rendus à ce pays de la façon la plus désintéressée qui soit. »

La Croix de Chevalier de la Légion d'Honneur et les plus hautes distinctions académiques avaient d'ailleurs, en leur temps, consacré ses mérites.

A la retraite, M. Dumas s'organise à Alger une vie laborieuse et discrète. C'était une joie de le rencontrer, de bénéficier de sa conversation et de ses jugements pleins de sagesse et de sérénité. Mais durant les dernières années ses sorties se font plus rares et c'est dans un état de santé déjà précaire qu'il assiste, après 1954, « aux événements d'Algérie ». Il faut comprendre l'attachement que Ch. Dumas nourrissait pour l'Algérie où s'est déroulée son existence et à laquelle il a consacré sa vie avec une foi et une détermination exemplaires, dans le constant souci de contribuer à construire à son intention un avenir de paix et de prospérité, pour réaliser les douloureuses résonances que ces événements avaient sur lui. Et c'est en définitive un homme dépouillé plus encore des souvenirs qu'il avait édifiés et des espérances qu'il avait fondées que de ses biens matériels, qui doit se réfugier dans son Auvergne natale à l'été 1962. C'est à Vichy qu'il s'est éteint trois ans après et que va le rejoindre l'hommage impérissable que nous lui devons. De cet hommage un Recteur, tout particulièrement qualifié pour en apprécier, porte ainsi témoignage : « M. Dumas symbolisait à coup sûr une grande part de l'œuvre accomplie par notre Ecole Primaire en Algérie, dans les périodes les plus difficiles, et tous ceux qui ont pu apprécier le fruit de ses efforts éprouvent aujourd'hui un sentiment de deuil ».

Dans ce deuil nous retrouvons ceux qui, à son foyer, ont permis la pleine réalisation de la grande et utile carrière de M. Dumas avec l'épanouissement de sa personnalité. Car, époux et père de famille exemplaire, M. Dumas a reçu en échange le dévouement et l'affection sans réserves de Mme Dumas et de ses enfants et petits-enfants. Les soins dont il a été l'objet, lorsque les ans ont entamé une robuste santé que les fatigues de la longue et dure tâche accomplie avaient déjà fortement éprouvée, lui ont permis d'atteindre en toute lucidité un âge avancé malgré les peines et les déceptions qui lui venaient de l'extérieur.

Aussi à l'hommage que nous rendons à M. Dumas, nous voulons joindre celui qui revient à tous les siens et en particulier à Mme Dumas, à M. et Mme Marenco, à M. et Mme Gérard Dumas, pour la sollicitude attentionnée avec laquelle ils l'ont entouré sa vie durant. Puisse cette évocation leur donner l'assurance du souvenir vivant qu'il laisse dans nos cœurs.

G. CARAYON.

## Théophile MILLET

(1879-1965)

Promotion 1901 (Sciences)

**T**HEOPHILE-ALBIN MILLET était né le 13 mars 1879 à Orléans, compatriote de Gustave Goujon et son cadet de 3 ans. Il fut élève de l'Ecole Normale du Loiret de 1897 à 1900, y demeura comme surveillant en 1900-1901 et entra à Saint-Cloud, dans la section des Sciences, en 1901. Il fut nommé à l'Ecole Normale de Montbrison en 1903 et il y exerça concurremment les fonctions d'économe, comme il advenait en ces temps lointains dans les Ecoles normales de faible effectif, puis, en 1912, à l'Ecole Normale d'Angers. La guerre faite, et par la médiation de Gustave Goujon, il fut appelé aux fonctions d'économe de l'Ecole Normale Supérieure de Saint-Cloud, en remplacement de l'excellent M. Reversé. Il devait y exercer de 1924 à 1940, date où il fut atteint par la limite d'âge ; mais, du fait de la guerre, il n'abandonna en fait l'activité qu'à la rentrée de 1941. Il se retira à Angers, où il avait vécu d'heureuses années et gardé des amitiés ; puis, la vieillesse venue, et ses servitudes, il rallia St-Etienne, pays d'origine de Mme Millet. Il avait été frappé, depuis quelques années, par une hémiplegie fort incommode et douloureuse, qu'il supportait avec sérénité. Il dut être opéré, en septembre dernier, d'une hernie étranglée et ne survécut que 24 heures après l'opération. Il est mort le 27 septembre 1965.

C'était un homme de bonne race, svelte, élancé, le visage fin encadré par une barbe toujours très soignée, vêtu souvent de bleu marine, courtois et obligeant. Dans l'exercice de son métier, il manifestait, avec une intégrité poussée jusqu'au



scrupule, un sens exact de ses devoirs professionnels, un souci de ne pas déborder ses compétences, une dignité très mesurée qui rendait son commerce fort agréable aux autres membres de l'Administration de l'Ecole. Il gérait la douzaine d'agents qui composait le personnel de service de l'Ecole avec une bienveillance et, à l'occasion, un dévouement, qui lui avaient attaché les cœurs de ses subordonnés.

Dans sa retraite, il demeura fidèle au souvenir de l'Ecole, et, depuis la disparition de M. Auriac et de M. Gustave Goujon, il en témoignait en m'adressant ponctuellement chaque année, une longue et bonne lettre où se peignaient avec une vivacité d'esprit toujours intacte, ces qualités de cœur et de finesse qui caractérisaient ce parfait homme de bien.

Que Mme Millet, qui l'a accompagné jusqu'à l'épreuve suprême avec une discrète dignité, trouve ici l'expression de la déférente sympathie de tous ceux qui l'ont connu et qui garderont sa mémoire.

H. CANAC.



## Louis-Pierre-Eugène GÉNISSIEUX

(1887-1965)

(Promotion 1906 Lettres)

**L**OUIS-PIERRE-EUGÈNE GÉNISSIEUX est né le 24 avril 1887, à Mont-de-Marsan où son père, officier, tenait garnison. A cette exception près, on ne découvre parmi ses ascendants que de petites gens, paysans surtout, dont certains étaient venus se placer comme domestiques à Paris.

C'est là qu'il fit ses premières études : d'abord dans une école communale du quartier de la Trinité, où il fut reçu premier au Certificat d'études sur l'ensemble des admis du XVIII<sup>e</sup> arrondissement. Ce succès lui valut une montre en argent et une Bourse pour continuer ses études au Collège Chaptal.

C'était alors la seule maison où l'on pouvait se préparer ou concours d'admission à l'E. N. S. de Saint-Cloud. Issu d'un somnolent lycée provincial, j'arrivai dans la grande caserne scolaire du Boulevard des Batignolles au début d'octobre 1904. Là, je fus admis d'office en 6<sup>e</sup> année, Lettres (section des vétérans) ; et je n'aurais peut-être pas pu résister à ce dépaysement brutal, sans deux Chaptaliens de toujours : le cher Pillet disparu prématurément et le beau et blond Génissieux aux yeux gris-bleus d'une pureté de source. Ils me prirent sous leur protection déclarée : au réfectoire, en étude, dans les salles de cours, à la Bibliothèque. Grâce à la gouaille irrésistible de Pillet, enfant du Faubourg, et à la serviabilité inépuisable du cher Génissieux, je pouvais passer pour un Chaptalien acceptable vers le milieu du premier trimestre 1904-1905. Au demeurant, n'étais-je peut-être pas tout-à-fait sans dispositions...

C'est alors que le cher Génissieux commença de m'étonner. Sous la tutelle très libérale de maîtres éminents tels que MM. Pécaut, Weulersse et Wiriath, alors que je m'efforçais dans le groupe des « consciencieux », de m'assimiler un programme démesuré — ou pour mieux dire informe — je ne tardai pas à constater, non sans stupeur, que Génissieux, brillant élève d'anglais sous MM. Gricourt et Kuhn, passait de longues heures d'études à annoter une grammaire grecque, et mon ébahissement fut à son comble lorsque j'appris, tout-à-fait par hasard, comme la chose du monde la plus naturelle, qu'il était assidu, le jeudi après-midi, au cours de sans-crit que le regretté Sylvain Levy professait au Collège de France. Ah ! nous étions loin des manuels d'histoire de MM. Vast et Jallifier où je trouvais ma pâture quotidienne...

A Saint-Cloud, où nous nous retrouvâmes en octobre 1906, et où nous passâmes deux belles années ensemble, M. Pierre, notre excellent Directeur (si peu !) pratiquait systématiquement une politique de non-intervention. Ainsi la passion de Louis-Eugène pour les langues vivantes et mortes put-elle se déchaîner sans entraves. Mais notre camarade, fantaisiste déclaré (on l'a assez vu) sut se souvenir opportunément que sa présence à l'Ecole avait une raison d'être indiscutable et officielle : la préparation au Professorat des E. N. et des E. P. S. C'était le bon sens même. Il n'en manquait pas et sut faire le nécessaire, les temps étant venus. Aussi, lorsqu'après un beau succès au Professorat Lettres, Génissieux fut nommé Professeur à l'Ecole Normale de Bourges, puis à celle de Douai, tous ses amis applaudirent.

Au demeurant, rien ne pouvait apaiser ce que j'appellerai sa fringale linguistique. En dehors de l'anglais, qu'il possédait à fond, au-delà de l'allemand (1) et de l'italien avec lesquels il était devenu familier, on le vit pousser des pointes vers le russe avec une application et un succès qui forgaient la sympathie.

Les hasards de la guerre de 1914 l'ayant par la suite amené à faire un séjour au Contrôle postal en Grèce, il en profita pour apprendre le grec moderne de façon telle qu'il subit victorieusement l'épreuve consistant à prononcer en cette langue une allocution en présence de la Princesse Marina.

A n'en pas douter, nous sommes en présence d'un don proprement exceptionnel que notre ami mettra tout en œuvre pour exploiter, sans négliger pour autant ses études littéraires

---

(1) En dehors de l'anglais et de l'allemand, c'est seul (je veux dire sans maître) que Génissieux acquit son prodigieux bagage linguistique.

et sa culture générale, si bien qu'au retour des armées, ou presque (1921) il obtient une licence ès lettres avec mention Très bien, et se classe 1<sup>er</sup> au concours pour l'Agrégation d'Anglais. Qui dira mieux ? Il demande alors un poste à l'Ecole normale de Versailles, l'obtient, s'y déplaît et n'y reste qu'un an. En 1922, on le voit professer l'anglais au lycée d'Amiens ; et lorsqu'en 1924 il sera nommé professeur au lycée français de Londres, on pourra penser qu'il a réalisé l'essentiel de ses vœux.

Il restera à Londres jusqu'à sa retraite, puis jusqu'à sa mort, et dans le Lycée devenu Institut français, il sera nommé Directeur des Etudes. Une part importante de ses fonctions consistait à préparer des étudiants à l'Agrégation d'Anglais. Il leur enseignait le thème, la version et la dissertation anglaise.

Ou bien ils l'adoraient, et c'était l'exaltante douceur d'un travail fécond en commun ; ou bien ils ne parvenaient pas à tirer parti d'un enseignement qui les dépassait peut-être. En tout cas, m'écrivait un témoin particulièrement bien informé, « je n'ai jamais connu quelqu'un aux yeux de qui il fût indifférent ». A Londres, il était particulièrement estimé parmi les anciens d'Oxford et de Cambridge dont l'érudition et la culture pouvaient parfois rivaliser avec les siennes.

Et ce n'était pas peu dire. Faisons un rapide inventaire, au risque d'inévitables redites ou lacunes. Parmi les langues dont il s'était rendu maître, citons après l'anglais, l'allemand, l'italien, l'espagnol et le russe. En s'aidant de traductions, il lisait l'arabe, le sanscrit, le provençal, le gallois, le breton et les langues scandinaves. Parmi les langues mortes classiques il disait — et nous l'en croyons sans peine — préférer de loin le grec au latin. Tout ce qui se rattachait à la linguistique, à la phonétique et à la sémantique, exerçait sur lui un attrait irrésistible, au point qu'il avait appris à déchiffrer **tous** les alphabets connus.

Je sais, de source autorisée, que ses dernières années, partagées entre sa résidence de Londres et une petite maison dans le comté de Suffolk, se sont déroulées sous le signe de la paix et de la sagesse. Il relisait et annotait ses livres, écoutait de la musique classique, lisait à fond le « Times » dont les mots croisés étaient sa principale distraction, rendant à sa compagne, avec une patience inépuisable, tous les menus services possibles. Ceux qui l'ont connu — et donc aimé — n'appréhendent pas sans émotion que le jour de sa mort (1), peu

---

(1) Elle survint le 5 juin 1965.

avant d'entrer en agonie, il lisait dans le texte grec l'**Œdipe Roi** de Sophocle, sans ostentation, avec le plus grand naturel, parce qu'il y trouvait un apaisement.

Les uns ou les autres ne se feront pas faute de regretter qu'une personnalité si libéralement douée, et si puissamment apte à mettre en œuvre des dons tout-à-fait exceptionnels, n'ait pas laissé la moindre étude présentant un caractère original, pas même la traduction d'un ouvrage qui eût été pour le public français une révélation et un enrichissement. Peut-être y avait-il dans son cas un complexe de modestie paralysant ?

En tout cas, ses amitiés revêtaient toujours un caractère d'efficacité marquée. Il ne pouvait pas ne pas rendre service. Ses attachements étaient de l'espèce militante. J'en citerai un seul exemple qui m'amènera à parler de moi, ce dont je m'excuse. En 1961, j'avais publié sur Edouard Herriot une étude qui lui plut. Il entreprit de la faire traduire en anglais ; et ce ne fut pas une simple velléité, car je ne puis dire à quel point, pendant plus d'un an, il se dépensa en démarches de toutes sortes. Elles n'aboutirent d'ailleurs pas. Qu'importe, si elles donnèrent la preuve du dévouement tenace sur lequel ses amis — voire ceux qui lui avaient été recommandés — pouvaient compter sans limite ni réserve.

Qui n'aura été trappé en parcourant ces pages, bien insuffisantes, hélas ! de ce qu'il y eut d'exceptionnel et de pleinement désintéressé dans une telle vie ? Notre ami lui-même s'en rendit-il à peu près compte ? En tout cas, ce dont il sembla ne s'être jamais douté, c'est que les dons qui lui avaient été dévolus auraient pu servir à des fins utilitaires. Être doué entraînait pour lui — essentiellement — un devoir : faire fructifier ce dont il avait été gratifié ; et **cela** était en même temps pour lui une passion : **sa** passion.

Rien pour le temporel, tout pour l'esprit et pour le cœur : telle aurait pu être sa devise.

Henri BESSEIGE.

## Raymond-Charles-Jules RONZE

(1887-1966)

Promotion 1907 (Lettres)

**R**AYMOND RONZE est né à Lyon le 9 janvier 1887. Son père était Capitaine au long cours, sa mère Uruguayenne d'origine française. Il perdit son père très jeune, celui-ci ayant succombé à Rio de Janeiro lors d'une épidémie de fièvre jaune, et il fut élevé chez ses grands-parents à Lyon. Il resta toujours en étroite relation avec sa famille maternelle qui occupait une situation importante à Montevideo.

Elève à l'Ecole Normale de Lyon, il est instituteur dans le Rhône de 1905 à 1906, revient à l'Ecole normale comme élève de 4<sup>e</sup> année, et il entre à Saint-Cloud Lettres en 1907. Après son service militaire, il est nommé professeur à l'E. P. S. de Rouen. Licencié d'histoire et géographie en 1912, il obtient en 1913 son diplôme d'études supérieures en soutenant une thèse remarquée sur l'Abbaye de Fécamp.

C'est à l'E. P. S. de Rouen que je le retrouvai en 1913. Immédiatement une grande intimité s'établit entre nous, intimité qui ne s'est jamais démentie. Ronze était pour ma femme et pour moi un ami très fidèle et très cher, il a été mêlé à tous les événements importants de notre vie, et sa mort brutale nous a douloureusement frappés.

Reçu à l'agrégation d'histoire en 1919, il est nommé professeur au Lycée de Rouen et en 1920 obtient la « Bourse autour du monde » de l'Université de Paris (fondation Kahn). Il part pour l'Amérique du Sud où il consacre tout d'abord son activité à l'Uruguay et à l'Argentine.

Avec le Professeur Georges Dumas, il fonde le Lycée français de Montevideo et l'Institut de l'Université de Paris à Buenos Aires. Il enseigne de 1922 à 1924 à la Faculté de philosophie et lettres de Buenos Aires.

Rentré en France en 1924, il est pendant un an Professeur au Lycée de Chartres et, après un court séjour au Lycée de Versailles, il se voit confier au Lycée Louis-le-Grand la chaire d'histoire pour la préparation à l'Ecole Coloniale et il est nommé peu après professeur d'histoire à l'Ecole Normale Supérieure de Saint-Cloud et à l'Ecole Normale Supérieure de l'Enseignement Technique. Il succéda au Professeur Ernest Martinenche à la Direction du groupement des Universités de France pour les relations avec l'Amérique latine. Membre du Jury d'agrégation pendant deux années consécutives, il dut démissionner, sa tâche étant devenue trop lourde.

Suspendu en 1942 par le Gouvernement de Vichy, il ne fut rétabli dans ses fonctions qu'après la libération. Pendant l'occupation il adhère à la Résistance et s'occupe des questions d'information au C. N. R. Dénoncé à la Gestapo, à laquelle il échappe par miracle, il prend le maquis et ne rentre à Paris qu'en août 1944. En 1944-1945 il fait partie de la mission Pasteur Valléry-Radot.

Il accomplit plusieurs missions dans différents pays d'Amérique du Sud où il donna une série de conférences. Cela lui valut d'être nommé membre correspondant de différentes Académies et Professeur honoraire de la Faculté des sciences économiques de Lima et de l'Ecole Normale Supérieure de Bogota.

Il fut le créateur, sous la direction du Recteur Sarrailh, de l'Institut des Hautes Etudes de l'Amérique latine de l'Université de Paris.

Son activité littéraire ne se démentit à aucun moment. Outre de nombreux articles de revues, il fit paraître dans les éditions françaises de Ricardo Levène « Mariano Moreno y la Revolución de Mayo ». En France il avait publié la « Question d'Afrique » (1918), « Le Commonwealth Britannique » (1947), « L'Histoire du Monde de 1818 à 1939 », (1945), une « Encyclopédie de l'Amérique latine ». Pendant deux années il fit des causeries radiophoniques sur « l'Œuvre des Français en Amérique latine depuis la fin de la colonisation espagnole ». Invité à participer au IV<sup>e</sup> Congrès international d'Histoire d'Amérique latine à Buenos Aires, en octobre prochain, il préparait un important travail sur « L'abbé de Pradt (1759-1837) », pensant par cette étude rappeler l'un des titres de la France à la reconnaissance de l'Amérique espagnole.

A la suite de ses travaux il avait reçu de nombreuses décorations tant françaises qu'étrangères. En France il était Officier de la Légion d'Honneur et Chevalier des Arts et des

Lettres. En Amérique il possédait les décorations les plus flatteuses de l'Equateur, du Venezuela, du Pérou, de l'Argentine, du Brésil.

Le 19 janvier dernier, malgré les recommandations de son médecin qui la veille l'avait mis en garde contre le froid, il se rendit à un rendez-vous qu'il avait convenu avec une personnalité sud-américaine. En arrivant chez ce dernier et au moment où il lui tendait la main, il s'affaissa brusquement. Il ne reprit pas connaissance et à l'Hôpital Bichat où il fut transporté on ne put que constater son décès.

L'Amérique latine tout entière a ressenti sa disparition comme celle d'un très grand ami, d'un de ceux qui l'ont le mieux comprise et aimée. Parfois il se sentait très las, mais il se reprenait vite pour travailler sans cesse à une bonne compréhension entre notre pays et l'Amérique latine qui fut pour lui une seconde patrie et dont il était à notre époque celui qui en connaissait certainement le mieux l'histoire.

Comme Professeur il a laissé parmi ses élèves un souvenir inoubliable, ainsi que le témoignent les nombreuses lettres françaises et étrangères qui parviennent à sa sœur.

Raymond Ronze fut un travailleur infatigable et un grand cœur ; il vivra toujours parmi nous.

Jules PLACE.



## René BARAT

(1889-1964)

Promotion 1910 (Lettres)

**C**HER M. BARAT, vous qui fûtes la modestie même, la modestie réfléchie, lucide, obstinée, vous qui avez refusé toute louange et toute fleur sur votre tombe, sans doute parce que vous saviez que les mots comme les fleurs ne sont souvent que des moyens conventionnels et faciles de fuir la pensée profonde, l'ultime et douloureuse confrontation, cher M. Barat, ne m'en veuillez pas si, infidèle à la leçon de votre vie, j'ose écrire aujourd'hui sur vous ces quelques lignes, dont votre compagne tant éprouvée a bien voulu me dire qu'elles me seraient pardonnées au nom de l'amitié qui les inspire.

De l'amitié et de la gratitude. Car, comment oublierais-je que, lorsqu'il me fut donné d'ouvrir à nouveau les portes de cette Ecole Normale d'Alençon, à laquelle vous aviez déjà consacré 22 années de votre existence, comment oublierais-je que c'est vous que j'ai vu venir vers moi d'abord, la main cordialement tendue ; et je garderai toujours le souvenir de la démarche vive du vieux pionnier répondant présent au premier appel, de son engagement total et joyeux, et de ce franc et fin sourire, ce bon sourire à la fois malicieux et profond des regards qui pénètrent avec indulgence les âmes, les tonifient de leur confiance, les purifient de leur lumière.

Comme votre sympathie et votre foi me furent réconfortantes en cet instant difficile, et précieuses votre expérience, votre exceptionnelle valeur professionnelle, votre fidélité. Titulaire des deux professorats de lettres et d'anglais, vous



aviez déjà joué sur ces deux claviers avec un égal bonheur, et, si vous avez alors choisi de consacrer toute votre activité à cette dernière discipline, votre riche culture littéraire ne cessa de donner à votre enseignement un élargissement inestimable. Vos élèves, devenus maîtres à leur tour, ne tarissaient pas d'éloges à votre égard, éloges dont on pouvait apprécier le poids quand on savait que l'un de vos disciples, devenu professeur de lettres en faculté, aimait à dire qu'en fait de maîtres, il n'en avait jamais connu de meilleur que vous-même. J'ai souvent alors pensé qu'ils étaient vraiment comblés les élèves-maîtres de cette ère des écoles normales que j'appellerais volontiers heureuse si leur prospérité n'avait été le fruit d'une fondamentale injustice qui, limitant abusivement les possibilités d'ascension des enfants des classes populaires, permit aux meilleurs de ceux-ci, par un imprévu mais bénéfique retour, d'être instruits par les meilleurs des maîtres ; ces maîtres que leurs éminentes qualités auraient pu conduire, sous un régime d'études plus équitable, vers les plus hauts degrés de l'échelle universitaire, qui y parvenaient quelquefois au prix d'un dur effort solitaire, mais qui le plus souvent se trouvaient fatalement, mais de tout cœur, disponibles pour la tâche humble et belle de professeur d'école normale, considérée alors, non pas comme une halte provisoire, ou une étape à franchir au plus vite, mais une mission de confiance, un honneur.

En vérité, je n'ai pu parler de vous et de votre mérite, sans évoquer celui des autres, de ceux de votre temps que j'ai aussi connus, tous ouverts à la même vocation et voués à la même fidélité, cette efficace fidélité qui a permis aux écoles normales de naître et de se survivre. Et ce sont tous ceux-là, qui vous ressemblent tant, qui m'ont aidé à vous trahir. Car ces louanges que vous n'avez cessé de fuir pendant toute votre existence, ces louanges de l'amitié et de la gratitude, vous les accepterez si vous les savez partagées entre tous ceux qui, à votre exemple, n'ont jamais eu d'autre ambition, eux-mêmes issus du peuple, que d'être fidèle à ses enfants et de les bien servir.

Adieu cher vieil ami dont j'aurais pu être l'élève. Appelé à un autre poste, je n'ai pu me joindre à la foule de tous ceux qui vous estimaient et qui vous ont accompagné jusqu'au cimetière. Mais, en ce monde des morts, l'espace, la distance n'ont plus ni sens ni raison. Et je me sens très près de vous toujours, si près que je doute parfois de votre définitif effacement. Vous êtes passé si discrètement sur la terre ; en dépit de tant de travail, de tant d'efficacité. Vous aviez refusé une

fois pour toutes le monde des excités, des hurleurs, de ceux qui ont besoin de s'agiter très fort et de parler très haut pour se persuader qu'ils vivent. Quand ceux-là s'immobilisent et se taisent pour toujours, leur silence est significatif de leur néant. Mais quand ce sont les discrets qui disparaissent, ceux qui avaient besoin du silence pour penser, ils faisaient si peu de bruit en ce monde que leur nouveau et éternel silence n'apparaît plus que comme le logique et parfait achèvement de leur terrestre humilité ; et tous les mots qu'ils ont bien voulu dire ici-bas, qui montaient du fond de leur cœur, et même tous ceux qu'ils n'ont pas dits mais qu'on pouvait parfois saisir dans leur regard ou sur leurs lèvres, tous les mots clairs et purs de la sincérité, acquièrent en plongeant dans la nuit une étrange et douce résonance et ils savent monter toujours vivants du fond de l'ombre, lorsque nous voulons bien nous recueillir pour les entendre.

Marius MERLIER.

# Achille JOUGLET

(1889-1965)

Promotion 1910 (Lettres)

**N**OTRE camarade s'est éteint dans sa maison natale, à Aulnoye-Aymeries (Nord), le 1<sup>er</sup> août 1965. Voici la lettre qu'a bien voulu nous adresser Mme Jouglet et qui constitue, dans sa simplicité, le meilleur éloge funèbre qui pouvait être fait d'une vie exemplaire.

« Mon mari fut élève de St-Cloud de 1910 à 1912, venant de l'Ecole Normale de Douai. Soldat au 145<sup>e</sup> Inf. à Maubeuge, il finissait son service lorsque la guerre éclata. C'est en captivité qu'il apprit sa nomination comme professeur à Nancy, où il fut installé en octobre 1919. Le 1<sup>er</sup> décembre 1922, on lui offrit la direction de l'E. P. S. de Vaucouleurs, petite école qui tombait. Il y a beaucoup travaillé, ne marchandant pas sa peine, avec l'aide de bons collaborateurs ; il a eu là de très bons résultats.

En octobre 1929, il prenait la direction de l'E. P. S. de Lorient. Là aussi il a beaucoup travaillé. Bien que littéraire, il a pu mener à bien les installations énormes faites pour que l'E. P. S. devienne une école technique.

Il y a eu de bons collaborateurs dévoués et compétents. Il savait s'en faire aimer et donnait aux jeunes professeurs bons conseils et bon exemple. Plusieurs m'ont écrit des lettres très touchantes.

Hélas ! l'école bien lancée, ce fut la guerre. Mon mari s'est donné bien du mal pour « tenir » l'école désorganisée et sous les bombardements journaliers... jusqu'en janvier 1943.

La ville fut presque entièrement détruite. L'école anéantie, ainsi que notre appartement.

Replié à Guémené-sur-Scorff, il a rassemblé tant bien que mal quelques papiers et un peu de matériel qu'il avait réussi à sauver et dirigé les élèves, restés dans la région, sur d'autres écoles.

Trop fatigué pour reprendre une direction, il a demandé la retraite dès ses cinquante-cinq ans en 1944.

L'hiver suivant, en essayant de venir en aide aux réfugiés lorientais se trouvant à Guémené, il a pris froid et est tombé gravement malade... Il n'avait eu aucune interruption de service depuis 1919.

Complètement sinistrés, mon mari resté délicat, nous sommes revenus dans la petite maison où il était né.

Nous y menions une vie calme. N'ayant pas d'enfant, nous avions tout de même la joie de recevoir souvent notre neveu et sa famille...

Et nous avons ici de bons amis et des voisins. Tous l'aimaient tant. Il cultivait son jardin et lisait énormément.

Mon mari était un modeste. Il fuyait les honneurs. Il a toujours fait son métier avec conscience et beaucoup de dévouement et il n'enviait personne.

Il disait dernièrement à un ami : Je suis fier de deux choses : mon admission à St-Cloud et ma croix de guerre. Il avait le culte de « son école ».

Il est mort doucement, sans s'en rendre compte. Il aurait tant souffert de me laisser ! Le jardin est plein de fleurs qu'il soignait encore quelques jours avant sa mort.

Je perds mon vieux compagnon. Il fut un époux parfait. Jamais il ne m'a fait de peine. Je reste seule, marchant très difficilement, suite d'un accident, et ne voyant plus très clair. Je vois à peine ce que j'écris. J'ai perdu ma seule raison de vivre...

Je serai sans doute obligée de quitter notre petite maison pour aller près de notre neveu à St-Nazaire...

Pardonnez-moi d'avoir écrit si longuement. Il n'aimait pas qu'on parle trop de lui... Aussi je ne vous demande pas un trop long article dans votre bulletin. Il est parti sans bruit ... comme il a vécu... la conscience tranquille. »

Que Mme Jouglet veuille bien trouver ici le témoignage de notre respectueuse sympathie.

H. C.

## Louis MAGNAT

(1890-1965)

Promotion 1911 (Lettres)

**L**OUIS MAGNAT est mort le 26 février 1965, un an, presque jour pour jour, après Sarrailh, dont la brusque disparition l'avait, d'ailleurs, profondément attristé. Nous nous honorons de continuer à bénéficier (malgré le demi-siècle écoulé depuis notre départ commun de Saint-Cloud) de l'amitié de cet excellent camarade de promotion que sa prodigieuse ascension n'avait pas grisé et qui semblait, au contraire, mettre son point d'honneur à rester attaché à tous ses anciens condisciples — même aux plus humbles, aux plus effacés.

C'est Sarrailh qui, il y a une dizaine d'années, quand je vins me fixer en Provence, me fit savoir et fit savoir à Magnat, retiré depuis peu à St-Raphaël, que nous étions relativement voisins. Nous nous étions perdus de vue depuis notre sortie de Saint-Cloud, et cependant, dès notre première rencontre, je fus heureux de retrouver le Magnat que j'avais connu : vieilli, certes, mais ayant gardé sa belle stature, droite et élégante, et surtout son bon regard, doux et franc. Il m'accueillit comme si nous n'avions jamais été séparés, avec toute la cordialité d'autrefois. Mieux : c'était un bon camarade que j'avais quitté en 1913 ; en 1956, c'est un ami que je retrouvai... Pour peu de temps, hélas ! et à l'occasion d'entrevues trop espacées et trop courtes à notre gré... Pourtant, ces rares et brèves rencontres avaient suffi à réveiller en nous tout un monde de souvenirs.

Saint-Cloud y tenait évidemment une place de choix. Magnat y était entré en 1911. Non sans mérite. Comme la plupart des anciens de la vieille Maison, il était, en effet, de

modeste origine : son père était un simple ouvrier, peintre sur soie, à Vienne (Isère). Admis dès son premier essai, après quatre années d'études à l'Ecole Normale de Lyon, il travailla pendant deux ans avec méthode et intelligence et réussit au Professorat en 1913. Il ne cherchait pas à se mettre en avant. Au contraire, simple, modeste et volontairement effacé, il se repliait plutôt sur lui-même. Excellent camarade au demeurant. Je garde, pour ma part, un vif souvenir de sa gentillesse, de sa délicatesse, de sa fine sensibilité. Incapable d'une plaisanterie douteuse, d'une parole brutale ou blessante, il gardait toujours la correction et la mesure et, par-dessus tout, il faisait preuve en toute occasion d'une franchise, d'une loyauté, d'une droiture exemplaires.

Ces qualités maîtresses ont marqué sa carrière et sa vie. Et il faut y ajouter le courage, et même l'héroïsme. Car cet homme de cœur fut aussi un homme de devoir, un héros authentique de la guerre de 14 qu'il fit comme caporal, puis comme aspirant dans l'infanterie alpine. Blessé trois fois (la troisième fois, grièvement, lors de l'offensive de Champagne, le 25 septembre 1915), sa belle conduite au feu avait été sanctionnée par l'attribution de la Croix de Guerre, de la Médaille Militaire et par cette éloquente citation :

« A brillamment enlevé sa section à l'assaut des positions ennemies. A été blessé en corps à corps en délogeant l'ennemi de sa tranchée. »

J'ajoute tout de suite que ce n'est pas Magnat qui m'a donné ces précisions et que, notamment, je n'ai eu connaissance du texte de sa citation qu'après sa mort, par sa fille. Telle était sa modestie qu'il ne m'en avait jamais parlé au cours de conversations où, cependant, l'occasion lui en avait été maintes fois offerte... Non, notre ami n'avait rien d'un vaniteux ou d'un cocardier. Aussi bien, cette guerre où s'était manifesté son héroïsme, il ne l'avait faite, cependant, que le cœur lourd et en la haïssant de toute son âme. Un mois avant sa mort, il a affirmé une dernière fois ses dons de peintre dans un tableau où il l'a représentée avec le visage atroce qu'elle avait pris dans les tranchées et qui aurait dû la déshonorer à jamais.

Echappé de justesse aux charniers, Magnat débute dans l'enseignement en octobre 1917, à l'Ecole Normale de Privas où il rencontre, Professeur au même établissement, celle qui va devenir la compagne de sa vie. Il l'épouse en 1918 et, en 1919, une petite fille vient combler les vœux du jeune ménage. Bientôt aussi, Mme Magnat devient Directrice

d'Ecole Normale. Dès lors, la voie est tracée, en gros, pour notre camarade : l'ambition lui est et lui sera toujours étrangère ; il ne recherche pas pour lui les avantages de carrière, mais s'efface volontairement pour permettre à sa compagne d'accéder à des directions intéressantes (en dernier lieu, à la Direction de l'Ecole Normale de Nîmes). Pendant 22 ans, il professe dans les Ecoles Normales, marquant notamment son passage à celle d'Aix-en-Provence où il exerce pendant seize ans. La seconde guerre mondiale le détourne quelque temps de l'enseignement. Il se laisse tenter par les fonctions d'Inspecteur de l'Education Générale et des Sports, non, certes, comme un arriviste en mal d'avancement, mais plutôt comme un artiste en quête d'une expérience nouvelle, donc de sensations nouvelles, et pour répondre à une sorte de seconde vocation. C'est que Magnat est un sportif de qualité. Epris de solitude, il aime particulièrement à se trouver en tête-à-tête avec l'immensité de la mer ou l'immensité du ciel. Dans le calme des matins d'été, il aimera à s'aventurer un peu au large de Saint-Raphaël, sur son bateau, baptisé par lui : « Solitude ». Il se révélera aussi ascensionniste remarquable dans le Massif du Mont-Blanc. Il a donc toute l'autorité nécessaire pour prodiguer sur les stades conseils et directions — ce qu'il fait pendant sept ans : à Pau, puis à Toulouse, enfin à Avignon. Cependant, pour suivre sa compagne, il redevient Professeur en 1949 et termine ainsi sa carrière au Lycée de Nîmes.

C'est d'ailleurs dans ses fonctions de Professeur que Magnat a donné le meilleur de lui-même. Partout où il les a exercées, et particulièrement à l'Ecole Normale d'Aix, on a hautement apprécié sa valeur d'homme et d'enseignant. Ses anciens directeurs et ses anciens élèves s'accordent pour rendre hommage à ce qui faisait son charme personnel : la simplicité si sympathique de ses manières, son caractère tout d'amabilité, de franchise et de loyauté. Il a laissé le souvenir d'un homme intelligent, actif et droit, d'un professeur vivant, captivant, tout dévoué à ses élèves auxquels il apportait, avec ses remarquables qualités d'enseignant, un optimisme souriant, une confiance affectueuse dans la jeunesse et un sens profond du devoir professionnel. Il leur donnait l'exemple de l'accomplissement scrupuleux de ce devoir. Aussi son action intellectuelle et morale fut-elle particulièrement pénétrante et efficace.

Il l'abandonne en 1952 pour prendre un repos bien gagné, et, en 1956, sa compagne ayant aussi cessé ses activités professionnelles, notre camarade se fixe à St-Raphaël, dans la



petite villa qu'il a choisie au milieu de la verdure et des fleurs, et assez loin de la plage pour qu'on puisse y vivre dans le silence et le recueillement. Hélas ! l'enchantement de la retraite à deux devait être de courte durée : en 1959, Mme Magnat, enlevée à l'affection des siens par un mal cruel et implacable, laisse son mari désespéré, dans une solitude complète. Plus exactement, c'est lui qui, après la disparition d'une compagne tendrement aimée, préfère la solitude, malgré les objurgations répétées de sa fille qui voudrait le recueillir à son foyer. Il refuse avec obstination de quitter une maison où il va vivre, désormais, dans le culte du souvenir. Tout, dans la villa, évoque, en effet, à chaque instant, la chère disparue. Tout y fait lever, à chaque pas, un passé regretté dont se délecte cette âme délicate, éprise de rêverie et de mélancolie.

Sa nature d'artiste lui offre aussi, fort heureusement, le divertissement (au sens pascalien du mot). Sans parler d'un certain don de poète que nous lui connaissons à St-Cloud et qui l'inspire encore, il a un réel talent de peintre, qui ne demande qu'à s'affirmer dans ce cadre privilégié de la Provence, sous cette chaude lumière méditerranéenne qui découpe nettement les formes et fait contraster vigoureusement les couleurs. Dédaigneux de l'abstrait, Magnat aime transposer ce qu'il voit : les beaux paysages alpestres ou provençaux, les mas, la Camargue avec ses manades et ses gardians... Ses peintures sont remarquées, si bien qu'en 1962 il se voit décerner un prix d'excellence dans une exposition régionale. Il exerce aussi ses talents d'artiste dans le travail du fer forgé, dans la sculpture du bois d'olivier, ce bois d'olivier qui, avec ses nœuds et ses courbes variées, se prête si bien à l'imitation des formes de certains animaux.

Mais, la solitude, Magnat l'aime surtout pour elle-même : parce qu'elle permet de se mieux connaître, de vivre en profondeur avec soi-même, et par dessus tout, parce que, pour cet idéaliste impénitent, elle est une défense et un refuge contre les vulgarités de toute espèce qui s'étalent sans vergogne à St-Raphaël comme dans presque toutes les villes touristiques de la Côte d'Azur. Que de fois ne m'a-t-il pas dit ou écrit son horreur du bruit, de « la foule déferlant partout » !

Ce grand solitaire avait pourtant le culte de l'amitié. Sensible, prompt à comprendre et à partager les peines, il était l'ami véritable qui « cherche vos besoins au fond de votre cœur, (qui) vous épargne la pudeur de les lui découvrir vous-même ». S'il savait, à l'occasion, stigmatiser d'une plume

alerte et parfois mordante les laideurs et les lâchetés, il trouvait aussi fort opportunément, au cours d'un entretien à cœur ouvert ou dans ses lettres, le mot juste et émouvant, la formule heureuse, capables de toucher au point sensible et d'apporter le réconfort.

Par une cruelle injustice du sort, ce réconfort a failli lui manquer à lui-même dans ses derniers instants. Ayant toujours refusé obstinément, afin de mieux vivre avec ses souvenirs, d'aller habiter chez ses enfants, Magnat a failli mourir dans une solitude complète. Mais sa fille veillait sur lui de loin, l'appelant fréquemment au téléphone. C'est ainsi que, le soir du 7 février 1965, elle découvrit que son père était menacé d'une syncope et, de Nice, put mettre tout en œuvre pour le faire secourir d'urgence à St-Raphaël en attendant de se trouver elle-même à son chevet et de le faire hospita-liser. Mis en observation et recevant tous les soins que son état, d'ailleurs peu inquiétant en apparence, semblait rendre nécessaires, il paraissait se remettre peu à peu quand, le matin du 26 février, il fut emporté subitement par une hémorragie interne. Ses enfants, accourus aussitôt pour lui rendre les derniers devoirs, n'ont pu lui faire faire que des obsèques très simples, dépouillées de tout éclat, de toute manifestation, de discours, et même de présences amies...

Ils s'en montrent profondément chagrinés. Mais je crois qu'ils ont tort, car il y a tout lieu de penser que cette austérité répondait exactement à ce que notre ami souhaitait. Oui, je suis bien persuadé que, s'il s'était vu mourir, Magnat aurait réclamé pour ses obsèques le dépouillement et le silence que les circonstances ont imposés. Car la logique de sa vie aurait exigé qu'il refusât de sacrifier à cette folie en vertu de laquelle les hommes rivalisent encore de vanité après leur mort. Et j'en arrive même à me demander si l'hommage que je lui rends ici n'aurait pas offensé sa modestie, cette modestie où se résumaient si bien son idéalisme, sa délicatesse et sa bonté.

Puisse, pourtant, cet hommage profondément attristé que j'apporte à la mémoire du cher disparu, en mon nom personnel et au nom des anciens de Saint-Cloud qui l'ont connu, être un adoucissement au chagrin des siens et de tous ceux qui l'aimaient !

M. CHLIQUE.

## Joseph-Marcel MAZATAUD

(1891-1965)

Promotion 1911 (Lettres)

**E**N octobre dernier, notre camarade R. Lemaire m'écrivait de Beauvais pour m'annoncer la mort de Joseph Mazataud. « Je ne le connaissais guère », disait-il. Mais il me transmettait un curriculum très complet sur la vie de notre camarade, qu'il avait pu, je ne sais comment, se procurer.

J'essayai d'en savoir plus long et m'adressai successivement à ses contemporains, nos camarades Lacombe, Bruley, Bejean et Chlique. Aucun d'eux ne s'est trouvé en mesure de répondre à la fatale question : Qui étiez-vous, Marcel Mazataud ? « J'ai à peine connu Mazataud à Saint-Cloud, a pu m'écrire Henri Bejean, et l'ai complètement perdu de vue par la suite. Il n'est guère pour moi qu'un nom, je n'ose dire une étiquette, sur la vague silhouette d'un adolescent silencieux, réservé, le plus souvent solitaire et quelque peu songeur, sinon mélancolique. Il me semble s'être tenu à l'écart de notre communauté. Et il se pourrait bien que, pour ma part, je n'aie jamais eu l'occasion de lui parler. »

Reste ce curriculum, venu de je ne sais quelles mains, par l'entremise de Lemaire. Le voici ci-dessous in extenso, dans sa méticuleuse et froide précision. Il n'est pas impossible, à partir de lui, de recomposer l'étonnante figure de cet adolescent de bonne famille, de santé délicate, taciturne et replié sur lui-même, et qui, jeté dans les rudesses de la guerre, s'y conduit avec une remarquable fermeté, pour en revenir sans doute marqué et meurtri à tout jamais. La suite de sa carrière démontre de reste, avec l'étendue de ses dons, une incapacité à demeurer en place, une inquiétude intime, une

misanthropie sans doute, une inaptitude au bonheur, qui, à présent qu'il a enfin rejoint la grande paix, suscitent une sympathie nuancée de pitié et d'estime.

Il est peut-être bon que cette personnalité effarouchée ne donne lieu ici qu'à une commémoration imprécise et quasi virtuelle, à l'image de son destin.

H. CANAC.



## Curriculum Vitæ

Joseph, Marcel MAZATAUD

né à Arnac-la-Poste (Haute-Vienne), le 26 juin 1891,  
décédé à Liancourt (Oise), le 19 août 1965

Etudes secondaires au Lycée de Limoges.

Ecole Normale Supérieure de **Saint-Cloud** - promotion 1911 (congé pour maladie 1912-1913), 1<sup>er</sup> oct 1911 au 30 sept. 1912.

Mobilisé guerre 14-19, 13 sept. 1914 au 19 août 1919.

Professeur de lettres, 5<sup>e</sup> cl. des E. N.

E. N. **Parthenay** (11 août 1919), non installé.

Boursier-lecteur **Angleterre** (1<sup>er</sup> oct. 1919) (Bourse d'Etat sur concours, accordée en 1914), 1<sup>er</sup> oct. 1919 au 30 sept. 1920.

Professeur lettres et anglais :

Ecole primaire supérieure de **Nantes** (5 sept. 1920), 1<sup>er</sup> oct. 1920 au 30-11-1920.

Mis à la disposition du Ministère des Affaires étrangères pour une durée de cinq ans (20 janvier 1924), détaché en **Egypte** : Professeur de français à la Secondary School de **Tanta**, 1<sup>er</sup> oct. 1920 au 30 sept. 1922 ;

Rédacteur en chef au Ministère de l'Education au **Caire**, 15 oct. 1922 au 30 sept. 1924.

Professeur de lettres et anglais :

Ecole Normale de **Loches** (29-7-24), 1<sup>er</sup> oct. 1924 au 30 oct. 1924.

Détaché à l'Ecole Normale Supérieure de **Saint-Cloud** comme élève-inspecteur (stage de préparation au Certificat d'aptitude à l'inspection des E. P.) 1<sup>er</sup> nov. 1924 au 30 sept. 1925.

En congé pour convenances personnelles, 4 nov. 1925.

Délégué (anglais) au lycée de **Limoges** (16 juillet 1926), 1<sup>er</sup> oct. 1926 au 30 juil. 1927.

Professeur d'anglais à titre provisoire Limoges (5 juil. 1927) 1<sup>er</sup> oct. 1927. Professeur titulaire (agrégué), (16 juil. 1929).

Professeur agrégé d'anglais au Grand Lycée de **Marseille** (16 juillet 1929), 1<sup>er</sup> oct. 1929 au 30 juillet 1930.

Détaché à la Mission laïque française (**Perse**). Directeur du Lycée français de Téhéran (15 sept. 1930), 17 sept. 1930 au 22 mars 1933.

Professeur agrégé d'anglais : Lycée d'**Oran** (**Algérie**) (6 mars 1933), 23 mars 1933 au 30 juillet 1934 ; Lycée de **Nevers** (18 juil. 1934),

1<sup>er</sup> oct. 1934 au 2 juillet 1936 ; Lycée de **Rouen** (4 sept. 1936),  
 1<sup>er</sup> oct. 1936 au 8 nov. 1945.  
 Mobilisé 1939-1940.  
 En congé de longue durée pour raison de santé (23 août 1945), 9 mai  
 1945 au 8 sept. 1945.  
 Professeur agrégé d'anglais : Lycée d'**Amiens** (9 nov. 1945) ; Lycée Jacques  
 Decour à **Paris** (2 juil. 1948).  
 En congé du 1<sup>er</sup> fév. au 2 mars 1956, raison de santé (24 fév. 1956).  
 En congé du 7 au 19 mai 1956 (7 mai 1956).  
 En congé prolongé au 19 juin 1956.  
 Admis à faire valoir ses droits à la retraite à partir du 26-6-1956.  
 Maintenu jusqu'au 30-9-56 par arrêté ministériel du 27-3-1956.  
 Nommé **professeur honoraire** par arrêté ministériel du 22 mars 1957.  
 Professeur agrégé - échelon 9.  
 53 ans, 11 mois 25 jours de services et bonifications.

### Services militaires

Jeune soldat appelé de la classe de 1911 (Subdivision de Limoges).  
 Sursis (art. 21) en 1912-1913.  
 Incorporé au 107<sup>e</sup> Régiment d'Infanterie à compter du 17 août 1914.  
 Soldat de 2<sup>e</sup> classe, 17 août 1914.  
 Caporal, 19 déc. 1914.  
 Sergent, 1<sup>er</sup> oct. 1915.  
 Sous-lieutenant à titre temporaire, 17 juin 1916.  
 Lieutenant de réserve à titre temporaire, 17 juin 1918.  
 Démobilisé, 19 août 1919.  
 Sous-lieutenant à titre définitif, 1<sup>er</sup> juillet 1920.  
 Lieutenant à titre définitif, 16 août 1920.  
 Rang d'ancienneté de sous-lieutenant reporté au 17 juin 1916 (4 mai  
 1922).  
 Rang d'ancienneté de lieutenant reporté au 17 juin 1918 (4 mai 1922).  
 Affecté au Centre de Mobilisation n° 121, 13-8-1927.  
 Affecté au Centre de Mobilisation d'Afrique n° 2, 30-11-1933.  
 Capitaine de Réserve, 24-6-34.  
 Période d'instruction de 25 jours au 107<sup>e</sup> R. I., 29-9-1935  
 Rappelé par ordre de mobilisation générale, 1939.  
 Affecté comme capitaine au 94<sup>e</sup> groupement général.  
 Passé dans l'affectation spéciale pour une durée indéterminée au titre du  
 Ministère de l'Education Nationale (Lycée Corneille de Rouen).  
 Rayé des Contrôles du Groupement d'ouvriers de renforcement 94, le  
 20 mars 1940.  
 Rayé des cadres à compter du 26-6-1946.

### Titres universitaires

Diplôme de Bachelier de l'Enseignement secondaire - **Sciences langues vi-  
 vantes - Philosophie**, 4 nov. 1909.  
 Certificat d'aptitude au professorat des E. N. et E. P. S. (**Ordre des Lettres**),  
 12 févr. 1915.  
 Certificat d'aptitude à l'enseignement des langues vivantes dans les E. N.  
 et collèges, 24 nov. 1920.  
 Certificat d'aptitude à l'enseignement de la langue anglaise dans les Lycées  
 et collèges, 24 nov. 1925.  
 Diplômes d'Etudes Supérieures de langues et littératures étrangères vivantes  
 (anglais), 16 juin 1925.

Nommé agrégé des Lycées dans l'ordre des Langues vivantes (anglais),  
18 nov. 1927.

#### **Décorations**

Croix de guerre 1914-1918 avec deux citations.

Décoration italienne « al valore militare » 15 janvier 1920 (médaille de bronze).

Insigne italien des « Fatigues de guerre ».

Médaille d'asiago (Bataille du Piave), 15 décembre 1918.

Officier d'académie, 14 juillet 1934.

Officier de l'Instruction publique, 15 novembre 1946.

#### **Citations**

— Ordre du Régiment du 4-7-1916 :

« N'a cessé depuis le début de la campagne de donner en toutes circonstances l'exemple du sang-froid et de la bravoure. S'est particulièrement distingué pendant l'occupation de Verdun en exécutant des liaisons au cours du plus violent bombardement. »

— Ordre du Corps d'armée du 25-11-1919 :

« Chef de section d'un courage exemplaire et d'un sang-froid imperturbable, a trouvé une fois de plus pendant les journées des 27 et 28 octobre 1918 les preuves de sa vaillance et de son mépris du danger, accomplissant sous le feu violent du tir d'artillerie et de mitrailleuses les missions qui lui étaient confiées. »

Lettre de félicitation du Ministre de l'Instruction Publique du 19 avril 1919 pour sa belle conduite aux armées. (« Vous faites honneur au corps enseignant et, en son nom, je vous remercie. »)

#### **Sociétés**

Membre Amicale de St-Cloud.

Membre Société des Agrégés de l'Université.

(Semble avoir fait partie de la Fédération des amicales de retraités de l'enseignement public.)

## Eugène SERRES-CAMBOT

(1891-1965)

Promotion 1911 (Sciences)

**S**ERRES-CAMBOT est né le 2 août 1891 à Salies-de-Béarn (Basses-Pyrénées). Elève à l'Ecole Normale de Lescar, il fut pendant trois ans le condisciple de Sarrailh avec qui il se lia d'amitié. Après une 4<sup>e</sup> année à l'Ecole Normale de Toulouse, il fut reçu à Saint-Cloud et retrouva Sarrailh qui entraînait en section Lettres après avoir préparé le Concours dans une classe du Collège Chaptal.

C'est à Saint-Cloud, en octobre 1911, que j'ai connu ces deux Béarnais, qui furent pour moi d'excellents camarades. Pendant nos deux années de vie commune, au cours de discussions souvent passionnées, j'admirais la pondération et le calme du montagnard Serres-Cambot contrastant avec la fougue et l'ardeur méridionale du brillant littéraire Sarrailh. Je sais que ce dernier, arrivé au faite des honneurs et de la réussite universitaire, avait conservé à son vieil ami de l'Ecole Normale de Lescar une amitié solide et fidèle qui ne s'était jamais relâchée.

Serres-Cambot quitta St-Cloud en Juillet 1913 avec le Professorat des E. N. et des E. P. S. (Section des Sciences pures), le Professorat des E. N. et des E. P. S. (Section des Sciences appliquées) et le certificat du travail manuel. Il retourna dans son département des Basses-Pyrénées comme Professeur à l'E. P. S. de Bayonne, mais, surpris comme tous ceux de notre génération par la guerre de 1914, il fut mobilisé dans l'Infanterie comme soldat de 2<sup>e</sup> classe et revint en 1919 avec la croix de guerre et le grade de Lieutenant.



Il enseigna successivement à l'E. P. S. de Rambouillet, à celle de Nogent-sur-Marne, à l'Ecole Municipale Arago à Paris, et enfin au Lycée J.-B. Say à Paris, où il resta jusqu'à sa retraite. En outre, il enseigna, comme Professeur de technologie et de dessin, à l'Ecole de métiers de la chambre syndicale de la quincaillerie à Paris. Tout en se consacrant à ses élèves, il obtint le Certificat d'Etudes Supérieures de mécanique physique expérimentale de la faculté des sciences de Paris, et le certificat de fin d'études supérieures techniques de l'Ecole des Travaux publics.

Serres-Cambot et moi nous étions perdus de vue depuis notre sortie de Saint-Cloud en juillet 1913. C'est en 1927, étant nommé Professeur à l'E. P. S. de Suresnes, que je le retrouvai à Suresnes où il habitait avec sa famille. Nous avons alors entretenu des relations suivies, nous rencontrant souvent pour évoquer nos années de Saint-Cloud et parler de nos camarades et amis communs. Il parlait lentement, calmement, presque à voix basse, et sa conversation, agrémentée d'une bonne dose d'humour, faisait de lui un charmant compagnon.

Bon époux et bon père de famille, entouré de son épouse et de sa fille, il menait une vie paisible, tout entière consacrée au travail, sa distraction favorite étant la construction de petits postes de T. S. F. avec lesquels il obtenait, à une époque où n'existaient pas encore les transistors, des auditions excellentes qu'il écoutait avec le casque sur la tête.

Promu Capitaine de réserve, il fut de nouveau mobilisé en 1939 et ne revint à l'Enseignement qu'après plusieurs mois de vie militaire. Il reprit alors ses cours au Lycée J.-B. Say et fut chargé en outre à l'Ecole Normale Supérieure de Saint-Cloud d'un cours de géométrie des Courbes qui fut en tous points remarquable.

Sans qu'il y prît garde, son travail intense altéra sa santé. Je l'avais revu une dernière fois le 10 janvier 1965 et, sans penser qu'il aurait une fin aussi rapide, je l'avais trouvé vieilli et fatigué. Il eut alors une forte grippe avec complications pulmonaires et rénales et, malgré les soins d'un excellent docteur de Suresnes et d'un Professeur éminent de l'Hôpital Foch, il fut enlevé à l'affection des siens le 14 février 1965.

Travailleur infatigable, passionné de l'étude, il était d'une modestie exemplaire. Nommé Chevalier de la Légion d'Honneur au titre de l'Education Nationale, il répondit aux félicitations chaleureuses que je lui adressai : « La Légion d'Honneur m'a été donnée comme récompense pour avoir usé tant de crayons à corriger des copies. »

Et pourtant je sais qu'il a laissé dans tous les postes où il est passé, et en particulier au Lycée J.-B. Say où il enseigna successivement les mathématiques, le dessin industriel et la technologie, le souvenir d'un excellent Professeur, consciencieux, clair et méthodique, ayant une discipline à la fois ferme et bienveillante.

Serres-Cambot était mon ami. Sa mort m'a douloureusement frappé, comme elle a frappé douloureusement tous ceux qui ont connu et apprécié ce parfait camarade et cet homme de bien.

Que Mme Serres-Cambot et sa fille Paulette trouvent ici l'expression de notre douloureuse et affectueuse sympathie.

R. BERTOLEAUD.

## Adrien CAUSSIGNAC

(1892-1965)

Promotion 1913 (Sciences)

**A**DRIEN CAUSSIGNAC était né au Recoux (Lozère). Elève-maître, puis surveillant à l'Ecole Normale de Mende, il prépara Saint-Cloud à l'Ecole Normale de Clermont-Ferrand et y fut admis en 1911. Il débuta dans l'enseignement à l'Ecole Normale de Chaumont, en 1919, après avoir épousé une jeune Fontenaysienne. Admis au C. A. I. P., il fut nommé à Constantine, où il exerça jusqu'en 1958 comme Inspecteur de l'Enseignement primaire, alors que Mme Caussignac dirigeait le Collège moderne. Retiré à Montpellier, il succomba, le 18 décembre 1965, à une cruelle maladie. Il a été inhumé à Mende dans sa Lozère natale.

**Adresse de Mme Caussignac :** 6, rue du Faubourg St-Jau-mes. 34-Montpellier.

## René NIDERST

(1904-1965)

Promotion 1925 (Lettres)

**F**ILS d'un instituteur alsacien, élève de l'Ecole Normale d'Obernai, René Niderst, lorsqu'il arriva à Lyon en Quatrième Année, avait triomphé d'un premier obstacle, celui de la langue. Le français, après la libération de 1918, fut pour beaucoup d'entre nous une langue étrangère que nous apprenions par toutes les méthodes, y compris celle des listes de mots bilingues. La moindre page d'un manuel quelconque était d'abord une leçon de vocabulaire.

Mais dès ses années lyonnaises, Niderst avait dépassé ce stade et déjà il s'intéressait particulièrement à l'histoire et à la géographie, complétant l'enseignement de nos professeurs à l'Ecole Normale par des cours qu'il suivait à la Faculté. Aussi entra-t-il, à Saint-Cloud, dans le groupe des historiens. Il y avait là, dans la plénitude du terme, une vocation. Je le vois encore, dans la salle d'étude au rez-de-chaussée de l'Ecole, dépouiller le journal « Le Temps » et différentes revues spécialisées pour les réduire en fiches méthodiquement classées.

C'est que, dès cette époque-là, il prenait véritablement possession des matériaux que lui fournissaient les cours, les lectures, les conférences. Doué d'un extraordinaire pouvoir de travail, il prépara, en même temps que le Professorat, la licence d'enseignement. Il devait l'achever en mars 1928 et passer à la même session, en supplément, le certificat de géographie générale. Si l'on se représente que le certificat d'histoire ancienne comporte une épreuve de latin, on se rend compte de l'effort considérable qu'avait dû faire cet étudiant issu du primaire pour acquérir cette langue difficile. C'est le deuxième obstacle qu'il franchit victorieusement. Quelques mois plus tard, en juin, il obtint le Diplôme d'études

supérieures avec un mémoire de géographie régionale sur le pays de Hanau en Alsace. Il y fit la preuve de son aptitude à la recherche.

L'agrégation, il la prépara tout en enseignant. Je l'avais retrouvé, pendant quelques années, comme collègue à l'Ecole Primaire Supérieure de Strasbourg. Vingt heures hebdomadaires, des effectifs de quarante à quarante-cinq élèves par classe, toute la journée du jeudi passée à la Faculté, voilà le régime de vie qu'il s'imposait. Une promenade le dimanche après-midi, et le soir il se remettait à préparer ses cours et à corriger des copies avec une conscience professionnelle sans défaillance.

Le travail fut pour lui une passion. A peine agrégé, il entreprit une thèse. Après maintes grandes vacances consacrées aux recherches dans les archives et les bibliothèques, il la passa en 1949. La thèse principale est un sujet ressortissant à la fois à l'histoire et à la géographie : **L'occupation du sol et la vie rurale en Anjou des origines au XII<sup>e</sup> siècle.** La thèse secondaire étudie un chapitre capital de notre histoire religieuse : **Robert d'Arbrissel et les origines de l'Ordre de Fontevrault.** Elle fut imprimée grâce à une subvention du Conseil général de Maine-et-Loire (Rodez, G. Subervie, 1952). C'est un ouvrage remarquable par la solidité de la documentation, la clarté de l'ordonnance et la vigueur de la pensée.

La grande déception de sa vie fut pour Niderst de n'avoir pu accéder à l'Enseignement Supérieur. Passionné d'histoire et de géographie, il a suscité parmi ses élèves, partout où il a passé, des vocations décidées et des témoignages de gratitude. On ne peut que s'incliner devant une existence vouée à un labeur acharné au service de la science et de la culture. Tous ceux qui ont connu notre camarade et ami déploreront sa disparition prématurée.

Louis LEIBRICH.

## Jules RITTER

(1906-1965)

Promotion 1926 (Lettres)

**N**OTRE camarade est mort le 13 octobre 1965, alors qu'il exerçait les fonctions de Directeur de l'Ecole Normale d'Instituteurs de Caen. On lira ci-dessous l'hommage de Jean Le Hénaff (élève-inspecteur 1927), qui lui a succédé à la tête de cette importante Ecole. (Allocution prononcée devant l'assemblée générale des Anciens Elèves.)

A ce sincère témoignage, joignons celui de ceux qui l'ont connu dans cette Ecole et de toute la communauté des Anciens de notre Maison.

H. C.

« Monsieur Ritter était né le 9 mai 1906 au Mesnil-Hubert dans l'Orne. Il fut normalien à Alençon de 1921 à 1924 ; à Rennes de 1924 à 1926 ; à l'Ecole Normale Supérieure de Saint-Cloud de 1926 à 1928. Il vint à l'Ecole Primaire Supérieure de Caen du 1-10-28 au 20-11-28. Ensuite il partit au service militaire de 1928 à 1930. Le 1-4-1930, il est nommé d'abord à l'Ecole Primaire Supérieure de Tréguier où il enseigne l'histoire et la géographie, puis à l'Ecole Primaire Supérieure de Nantes, et la rentrée de 1936 le trouve Inspecteur Primaire à Loudéac. Il y demeurera un an, et sera nommé à Coutances en 1938.

La guerre l'enlève aux activités éducatrices et la captivité le tiendra éloigné de sa famille jusqu'en 1945 au Stalag VI à Eimer. Il y est bûcheron. Il rentre de ce séjour forcé affaibli, fatigué.

La circonscription de Beauvais lui fut confiée à son retour et, en 1946, il fut nommé à la direction de l'Ecole Normale de Foix. Il y demeura jusqu'en 1951. L'E. N. d'Evreux vécut sous sa responsabilité de 51 à 59, et il remplaça, à la tête de notre maison, Monsieur Dini, en octobre 1959.

Voici sa carrière administrative. Elle est simple, classique, exemplaire. Très rapidement, à la tête de notre école, il avait gagné notre confiance. Il était un vivant exemple de dévoue-

ment total à l'œuvre éducative entreprise et sa lucidité, son souci de justice, sa grande bonté, son honnêteté totale faisaient de lui un Directeur particulièrement aimé de tous.

Mais assez rapidement la « machine », le corps a cédé et n'a pu répondre aux sollicitations de sa volonté. La première alerte sérieuse date de 1960. André Ritter a soigné debout, un infarctus et n'est demeuré immobilisé que dix jours. C'était une imprudence folle. Nous l'avons aidé de notre mieux tous, et je dois ici, une première fois, rendre un hommage ému à l'équipe professorale exceptionnelle qui a tout fait pour soutenir son directeur, aidé par l'équipe administrative. A l'automne 1964, malgré les conseils de tous, André Ritter n'a pas voulu limiter ses activités. Le samedi 23 octobre, en « solex », par un temps glacial de giboulées, il est allé de l'Annexe à Venoix, puis à la Guérinière, à la Demi-Lune, pour terminer au Chemin-Vert. Il voulait absolument faire une courte visite à ceux de ses stagiaires qu'il n'avait pas eu le temps de voir. Effectivement, tous reçurent sa visite. Mais cette folle performance devait l'immobiliser définitivement. Nous avions pratiquement perdu notre capitaine. Il résistait féroce et sa volonté, son cœur, son intelligence ne se détachaient pas de l'Ecole, de cette Ecole qui était sa vie. Nous avons suivi le déchirant affaiblissement d'un être qui, ayant l'intelligence et la volonté d'agir, ne trouvait plus en son corps les possibilités d'action. Petit à petit il s'est refermé sur lui-même ne semblant conserver du monde que la perspective de l'Ecole, de son Ecole. Il m'écrivait le 24 juin. Voici sa lettre, la dernière :

La Verrière, le 24 juin 1965.

Cher Monsieur Le Hénaff,

Merci de tout cœur pour votre lettre du 17 juin. Je suis heureux de prendre connaissance des résultats que vous me communiquez, concernant le passage des élèves en terminale et les admissions à l'Ecole Normale ainsi que le C.F.E.N. Demain c'est pour vous la grande journée (placement des normaliens et admission au C.E.G.). Tout cela me rattache à la vie de l'Ecole. Je serai heureux que la prochaine semaine vous m'adressiez un bilan succinct. En tout cas, ce mois de juin n'a pas été sans vous procurer de nombreuses occupations et de soucieuses délibérations. Je suis heureux pour vous que vous arriviez aux dernières foulées. Vous vous verrez enfin libéré de toutes ces tâches.

En ce qui me concerne tout va bien et mon état s'améliore, mais je ne serai pas des vôtres au début de l'année scolaire. Malgré de sensibles progrès j'ai besoin de prolonger ma cure de repos et un second congé de longue durée du 15 septembre prochain au 15 mars 1966. Il vous faudra donc assurer à nouveau l'intérim et je ne pourrai vous rejoindre qu'en cours d'année et presque en fin d'année. En cela je suis tranquille et j'ai l'assurance que, comme cette année qui s'achève a été parfaitement organisée et que l'an prochain quand je reviendrai, je serai parfaitement satisfait de cet intérim et aurai à prendre des leçons sur vous, car non seulement vous avez dominé les problèmes cette année, mais il vous faudra m'initier aux problèmes nouveaux qui vont se poser et qui, après de longs mois d'absence, me seront



probablement inconnus. J'aurai plus que jamais besoin de votre appui et je suis sûr que vous serez prêt, demain comme par le passé, à m'apporter votre entier dévouement.

J'attends, comme vous me l'avez promis, une longue lettre de votre part et d'avance je vous en remercie de tout mon cœur. Merci pour la bonne et délicate pensée que vous avez eue pour moi lors de votre repas amical de fin d'année. Adressez mes meilleures pensées à tous vos collaborateurs et dites leur combien leur dévouement me touche.

A bientôt de vos nouvelles avant la fin de l'année. Merci pour tout ce que vous avez fait et mes compliments.

Je vous adresse mes bien affectueuses pensées. »

A. RITTER.

Je lui ai répondu par une très longue lettre en juillet...

Puis le silence s'est fait petit à petit, et il nous a quittés calme, ayant bien rempli sa mission, au soir du mercredi 13 octobre.

Vous êtes venus nombreux le conduire au petit cimetière de Rouvrou, le petit cimetière au pied des Roches d'Oëtre, le petit cimetière dans les champs. Il repose ainsi près du village où il vécut enfant, complétant par cette marque suprême de fidélité, le généreux message du parfait éducateur qu'il fut.

Jean LE HENAFF

## Marcel DEQUATRE

(1905-1965)

Promotion 1926 (Sciences)

**N**OUS avons appris avec regret le décès survenu à Francheville-le-Bas (Rhône), vers le 1<sup>er</sup> mai 1965, de notre camarade Marcel Dequatre.

Il était né le 27 août 1905 à Péron (Ain). Il entra à Saint-Cloud en 1926. Il se fit recevoir peu après à l'Agrégation de Mathématiques et il exerça durant la dernière partie de sa vie au Lycée du Parc, à Lyon.

Il nous a été impossible de prendre contact avec Mme Dequatre, à qui nous exprimons, ainsi qu'à son fils Bernard et à tous les siens, nos déférentes condoléances.

Faute d'une évocation plus précise de la figure de notre camarade, que ceux qui l'ont connu trouvent du moins ici l'occasion d'une pensée commémorative pour leur camarade prématurément disparu.

H. CANAC.

## André GALAN

(1927-1965)

Promotion 1927 (Lettres)

**L**A mort d'André Galan a frappé sa famille, son Ecole Normale, ses collègues et ses amis comme une bombe.

La veille, il présidait à Alès une fête des Ecoles Maternelles, comme second de l'Inspecteur d'Académie. Il était rentré à Nîmes bien portant et, après le souper, il était allé faire sa tournée quotidienne parmi ses élèves pour discuter avec eux. Il leur avait parlé de Bertolt Brecht. Dans la nuit, il était atteint par une congestion cérébrale et, malgré les soins, il décédait en fin de la matinée suivante.

Aujourd'hui encore, il m'est pénible de parler au passé d'un camarade connu à Saint-Cloud, il y a 37 ans, d'un collègue que j'ai retrouvé ici, à Nîmes, il y a 9 ans et avec lequel j'ai collaboré dans la plus franche amitié. Le temps des vacances à leur début, c'était celui où, libérés de tâches écrasantes, nous discussions du sort de nos élèves malchanceux. Il me demandait d'accepter au Lycée tel ou tel normalien, redoublant, chassé de son école par des règles ou des contingents incompressibles. Il analysait toujours les cas avec le maximum de bienveillance, les antécédents, la situation familiale. Il aimait les jeunes et ceux-ci le lui rendaient bien. Un élève moyen qui vient d'être collé au bac me disait le jour des obsèques : « C'est pour nous un coup très rude. Le patron ne laissait jamais tomber personne. » C'est le plus bel hommage qui ait été rendu à notre camarade André Galan.

L'Inspecteur d'Académie a dit de lui qu'il était un homme de devoir et un homme de scrupules. Sans aucun doute, ses

origines l'avaient préparé à son apostolat. Il était né à Golfech, dans le Tarn-et-Garonne, le 14 août 1906, dans une famille de forgeron. A 12 ans, il devait quitter l'école pour aider son père à la forge, en raison d'une maladie de sa mère, qui était aussi le seul compagnon de l'atelier familial. A 15 ans, grâce à un heureux concours de circonstances, il peut quitter la forge pour l'E. P. S. de Beaumont où, en une année, il rattrape le temps perdu. A l'issue de cette année, il entre major à l'E. N. de Montauban. Il poursuit ses succès jusqu'au bout : il entre premier à St-Cloud, premier au Professorat. Il sera le plus jeune Inspecteur Primaire de France, puis le plus jeune Directeur d'Ecole Normale.

Par son travail et son énergie, il avait gagné le droit de se pencher avec amour sur les humbles et les malchanceux pour les aider à sortir de l'ornière. Et il estimait que c'était là son devoir. Le scrupule le poussait à tenter l'impossible pour y parvenir. Il était bon et modeste. Il n'attendait aucune récompense. « Si j'arrive à être un homme, disait-il, je serai payé de toutes mes peines. »

Il est bien certain que les trois années passées à Saint-Cloud l'avaient profondément marqué et singulièrement l'influence de Félix Pécaut. Il me reste le souvenir, que des décades ont estompé, des conversations entre le Directeur et son disciple, auxquelles je prenais part en franc-tireur de la philosophie. « Etre un homme », n'est-ce pas une formule de Pécaut, avec tout ce qu'elle comporte de noblesse et de dignité. « Rien ne lui était étranger des grandeurs et des servitudes universitaires, il avait le juste sentiment des premières, et il avait accepté pleinement les secondes... Il avait pris visiblement le parti de ne jamais séparer l'obligation morale de l'obligation professionnelle. On le sentait constamment attaché à les définir toutes deux avec clarté, à les concilier avec probité, constamment attentif à les garder sous sa vue, comme un repère indispensable, un principe d'action permanent. » Tel est l'hommage rendu sur sa tombe par son chef hiérarchique à l'homme que Pécaut aimait à reconnaître comme « son fils spirituel ».

Cet homme simple, réservé, affable, qui avait, à plusieurs reprises, refusé les fonctions d'Inspecteur d'Académie Outre-mer et dans la métropole, s'était consacré à son métier de Directeur d'Ecole Normale avec prédilection et abnégation. Pécaut l'avait fait nommer Professeur d'Ecole Normale à Cahors, où il avait débuté lui-même. Il avait été nommé Inspecteur Primaire sur place et, à la veille de la guerre, il devenait Directeur d'Ecole Normale à la Roche-sur-Yon. Peu

de temps après, il était muté à Montauban. Mais Pétain supprimait les E. N. Il redevenait sur place Inspecteur Primaire. L'amitié de son Inspecteur d'Académie lui valait, à la Libération, d'être nommé à Nîmes où il est resté 20 ans Directeur d'E. N. Il réorganisa l'école dans des conditions difficiles. Son sens du devoir « l'avait conduit à faire de sa fonction le centre de responsabilités multiples, exaltantes, mais, en même temps, assez écrasantes ». Son dernier et pénible effort a été consacré à l'extension de son Ecole Normale. L'inauguration des nouveaux locaux devait avoir lieu quelques jours avant sa mort. Elle a été différée ; mais le jour des obsèques où la foule des amis, des élèves de toutes les générations, des professeurs et des autorités se pressait dans la cour des bâtiments neufs où reposait la dépouille d'André Galan, chacun pensait au disparu avec admiration et reconnaissance et rendait hommage à sa dignité et à son esprit de sacrifice.

Jean GUILLE.

# Antoine MAZIER

(1908-1964)

Promotion 1928 (Lettres)

**N**OTRE excellent camarade, maire de Saint-Brieuc, ancien député des Côtes-du-Nord, est mort à 58 ans, pour s'être sans doute astreint à des fatigues excessives, au service d'une haute conception du bien public.

On lira ci-dessous le double témoignage de notre camarade Roger Géron et de l'écrivain Louis Guilloux. Nous y joignons l'hommage de tous ses camarades de Saint-Cloud et l'expression de notre très vive et respectueuse sympathie à Mme Mazier et à tous les siens.

\*  
\*\*

Antoine Mazier est entré à l'Ecole Normale Supérieure de Saint-Cloud dans la promotion Lettres de 1928, à 20 ans, après les ordinaires études des jeunes gens d'humble origine qui, à cette époque, pensaient à « Saint-Cloud » comme à la récompense de longs efforts. L'Ecole primaire du village, l'Ecole Primaire Supérieure ou le Cours complémentaire, l'Ecole Normale d'Instituteurs (Aurillac pour Antoine Mazier), la « quatrième année » de préparation dans une Ecole Normale de chef-lieu d'Académie (Toulouse pour lui).

Ils étaient trois, cette année-là, reçus ex-æquo pour la dixième place : deux d'entre eux devaient cheminer dans la voie traditionnelle de l'Inspection primaire ; l'autre était Antoine Mazier.

Avec Mazier, Saint-Cloud affirmait sa nouvelle vocation, celle d'une pépinière d'agrégés. Aujourd'hui, l'Ecole n'est plus celle des années 30, et l'on y prépare très normalement les

diverses agrégations. Du temps de Mazier, rien de tel, surtout dans les disciplines littéraires. L'agrégation, ce ne fut pas, pour lui, la suite normale des études ; ce fut une conquête, et d'abord sur lui-même. Peut-être l'historien que fut Mazier a-t-il médité, et faite sienne, la formule que Bossuet appliquait au chef de « cette redoutable infanterie de l'armée d'Espagne », à ce comte de Fontanes qui montra « qu'une âme ferme est maîtresse du corps qu'elle anime ».

Au cours de trente-cinq ans d'amitié, jamais je n'ai vu se démentir cette fermeté d'âge, ni s'infléchir la voie qu'une pensée lucide et un cœur généreux avaient tracée. Les projets que nous évoquions sous les arbres du parc de Saint-Cloud, dans l'enthousiasme de nos vingt ans, j'en ai suivi la trajectoire dans la vie de l'homme qu'il allait devenir.

Dans la vie de l'enseignant, dont la carrière se déroula pratiquement tout entière dans ce département des Côtes-du-Nord, où il fut nommé au sortir de l'École, où il rencontra la compagne qui l'aidera à s'accomplir, où il travailla, où il repose.

Dans la vie de l'homme politique aussi.

Homme politique, Mazier le fut au sens plein du terme, préoccupé des choses de la cité, des intérêts de ceux des citoyens qui ont le moins la possibilité de les faire accueillir, les humbles, les frères en esprit de cet ouvrier agricole de Saint-Etienne-Cantalès, qui lui donna le jour, qu'il n'a pratiquement pas connu, et dont, toute sa vie, il s'est voulu l'exécuteur testamentaire.

Ce n'est pas ici le lieu de dresser le bilan de cette activité, multiforme dans son déroulement, si unie dans sa continuité, celle de militant au sein de son parti, celle de député pendant douze ans, de conseiller général du canton de Saint-Brieuc, de conseiller municipal et depuis 1962, de maire de Saint-Brieuc.

Pendant près de vingt ans de responsabilités politiques, il sut allier les scrupules de l'intellectuel à l'efficacité de l'administrateur. Nul doute que, pour l'historien futur de la pensée démocratique, sous la IV<sup>e</sup> et la V<sup>e</sup> République, la suite des éditoriaux de Mazier dans « le Combat Social », puis « le Combat Socialiste », soit un document de premier ordre. Il y trouvera la démarche d'un esprit qui, au fort de la mêlée, n'a jamais cessé de se souvenir de sa vocation d'éducateur, de l'éducateur dont la mission n'est pas de penser pour les autres, de leur donner le spectacle et leur octroyer les produits de sa pensée, mais de leur apprendre à penser par eux-mêmes.

Enseignement et création, ne sont guère conciliables dit-on. Antoine Mazier a prouvé qu'un enseignant, ou plutôt un



éducateur, pouvait être aussi un créateur. Des générations d'Instituteurs, dans les Côtes-du-Nord, sont les pierres vives qu'a taillées ce bâtisseur d'hommes. A Saint-Brieuc même, d'autres constructions, les 924 logements terminés, les 670 en cours, œuvre de l'office d'H. L. M. animé par Mazier, témoignent, elles aussi, de sa capacité de réalisation.

Antoine Mazier, mon camarade de Saint-Cloud, mon ami, le plus proche de tous, ta vie fut riche, telle que tu la rêvais, voici 35 ans, dans les allées de notre vieille maison. Tu as semblé t'éloigner de ce métier pour lequel nous y étions alors. Mais, pour reprendre un mot de cet autre professeur que tu admiras tant, c'est en devenant ce que tu fus que tu es resté fidèle à ta source.

Roger GERON.

\*  
\*\*

« Hier jeudi 10 décembre 1964, dans l'après-midi, ont eu lieu à St-Brieuc les obsèques d'Antoine Mazier, maire de la ville, mort à l'âge de 56 ans. Pendant deux heures, tout s'est interrompu pour le dernier hommage que lui rendaient ses concitoyens. Depuis la veille au soir à 6 heures, son corps était exposé dans le Hall de la Maison Commune tendue de noir, où jusque tard dans la nuit des centaines et des milliers de Briochins n'avaient cessé de défiler. Et c'est par milliers encore qu'ils se sont retrouvés pour accompagner Antoine Mazier à travers la ville jusqu'au cimetière, sans compter tous ceux qui formaient la haie sur les trottoirs tout le long du parcours. Par tout ce qu'elle contient et enseigne, cette unanimité rend à l'événement tout son sens, elle fait de ce moment cruel de notre histoire particulière un événement de notre vie nationale. Il est d'usage que l'on fasse à un homme public de solennelles obsèques, mais il n'est pas courant que derrière l'apparat se retrouve tant de sérieux et de mesure dans la vérité. Nombre de ceux qui l'accompagnaient à sa dernière demeure ont dû penser qu'il n'eût pas été tout-à-fait d'accord avec tant de gloire, mais qu'il l'eût acceptée comme une dernière charge, comme un dernier sacrifice à sa modestie consenti pour les autres. Rares sont les hommes publics dont on peut dire sans mentir que le souci des autres fut toute leur vie leur premier souci, rares sont les hommes publics dont on peut dire sans mentir qu'ils furent en même temps des

hommes au sens complet du mot, et dont la première vertu ne fut pas l'ambition, mais la modestie.

Antoine Mazier — Antoine tout court, ainsi que l'appelaient ses amis — était avant tout un homme modeste, d'origine modeste, ayant éprouvé de bonne heure les plus grandes difficultés de la vie, et resté fidèle jusqu'à la fin à l'enseignement qu'il en avait tiré. Il avait compris dès l'enfance que si le malheur est la condition des hommes — surtout si tout commence par le malheur, comme c'était son cas, de devenir trop tôt orphelin de père et de mère —, il reste, quand même, quelque chose à faire, pour soi et pour les autres, que, dans le plus grand malheur, on n'est jamais le seul ni tout seul. Cet homme sensible, devenu un homme de grande culture (il n'en faisait pas étalage) avait toujours eu, depuis le premier éveil de son esprit, le sentiment d'un certain possible que, par la suite, il devait s'employer de toutes ses forces à explorer et à construire. Le malheur est une chose que nous subissons, mais le possible en est une autre qui ne dépend que de nous. Antoine le savait. Sans nier le moins du monde la complexité de l'expérience, et la difficulté de construire un univers raisonnable, il pariait chaque jour pour ce possible, même contre la sottise, la brutalité, l'injustice, l'ignorance, et tout ce qu'il existe de ténébreux dans l'homme. Il croyait, sans aucun romantisme, que ces ténèbres mêmes peuvent être vaincues. Mais pas d'un coup. Pas tout de suite. Qu'elles ne peuvent l'être que par l'intrépidité des hommes qui ne cherchent rien au delà de leur portée, et qui recommencent chaque jour le même effort, même s'ils ont encore échoué la veille, parce qu'ils savent qu'en cela réside la plus haute vertu et que, d'ailleurs, il n'y a pas autre chose à faire. Et c'est ce qu'il faisait, c'est en quoi l'homme public en lui ne se sépare pas de l'homme privé, mais c'est aussi en quoi il se distingue de tous ceux pour qui l'expérience est donnée une fois pour toutes et ne peut que se recommencer. Un homme de sa qualité en savait aussi long que n'importe qui sur ce qu'on appelle l'expérience, toujours cruelle, affreusement monotone, mais il ne s'ensuivait pas qu'il crût à la fatalité des guerres, de l'injustice, de la misère, ni des différentes formes de l'oppression. Il savait que la lutte contre l'expérience, et même contre l'évidence, constitue le plus grand honneur des hommes, et c'est à quoi il a sacrifié sa vie.

Si Antoine était un ambitieux, on peut dire que son ambition lui a coûté cher. Tous ceux qui le suivaient hier savaient qu'il s'est tué à la tâche, car il n'y avait pas pour lui de petites et de grandes affaires : il y avait les affaires

qu'il voulait toujours voir par lui-même. Sa santé depuis longtemps mauvaise s'est usée dans la charge qu'il assumait. C'est ce qui l'a conduit là où il est aujourd'hui, laissant tous ceux qui l'aimaient dans une grande affliction, mais leur proposant aussi l'exemple de ce qu'on ne peut appeler autrement qu'une grande vertu.

Louis GUILLOUX.

## Camille BERTHELOT

(1905-1965)

Promotion 1928 (Sciences)

**M.** CAMILLE BERTHELOT n'est plus : cette terrible nouvelle vient de nous frapper sans, hélas, tout-à-fait nous surprendre. En l'apprenant, je n'ai pu m'empêcher d'évoquer aussitôt une récente assemblée générale de l'Union départementale des Associations familiales de la Dordogne, dont M. Berthelot était le président.

Il dirigeait les débats avec autant d'aménité que de savoir-faire, avec un constant souci d'objectivité, avec un art remarquable de clarifier les problèmes apparemment les plus abstraits ou les plus confus. Je l'admirais, mais, en même temps j'étais angoissé en constatant à quel point il était marqué par la fatigue. Visiblement il était exténué. Après la séance j'essayai de le convaincre qu'il devait ménager ses forces, prendre du repos, éviter un dangereux surmenage. Mais c'était peine perdue : il estimait qu'il n'avait pas le droit de s'arrêter tant qu'il pouvait encore rendre service. Cette haute conception de son devoir, cette conscience professionnelle exigeante et presque impitoyable, cette générosité qui le poussait à se dévouer sans relâche et sans mesure, cette énergie qui se refusait à capituler devant la maladie ; de toutes ces qualités il a donné maints témoignages tout au long de sa carrière.

M. Berthelot était né le 12 novembre 1905 à Déols, faubourg de Châteauroux dans l'Indre. C'est à Châteauroux qu'il fit ses études primaires, puis primaires supérieures (dans un cours complémentaire). C'est à l'école normale de cette ville qu'il entra en 1921 ; il y avait été admis avec le n° 2 du classement ; il en sortit major de sa promotion. Il avait obtenu le brevet élémentaire en 1921 ; il fut reçu au brevet supérieur

en 1924. Après l'école normale, c'est pendant quelques semaines le poste d'instituteur stagiaire à Eguzon dans l'Indre.

En novembre 1924 il est appelé au service militaire. Douze mois sous l'uniforme dont un passage à l'école militaire d'infanterie de Saint-Maixent, où il se fait grandement apprécier puisque il est nommé, en mai 1925, sous-lieutenant au 90<sup>e</sup> régiment d'infanterie à Châteauroux. Il sera, en 1929, promu lieutenant de réserve.

Rendu à la vie civile, il est, en octobre 1925, détaché en qualité de surveillant à l'école normale de Châteauroux. En 1926 il est admis en 4<sup>e</sup> année à l'école normale de Toulouse. En 1927 il revient comme surveillant à l'école normale de Châteauroux et il est la même année reçu à la première partie du professorat des écoles primaires supérieures et des écoles normales. Il entre à l'école normale supérieure de Saint-Cloud en 1928 comme élève-professeur. Il obtient en 1928 le certificat d'aptitude au professorat industriel et en 1930, la seconde partie du professorat de sciences des écoles primaires supérieures et des écoles normales.

Il est nommé professeur de sciences à l'école primaire supérieure de Riom, de 1930 à 1932, puis à l'école normale de Quimper de 1932 à 1934. En 1934 il arrive à l'école normale de Périgueux en qualité de professeur économe. Dès lors toute la suite de sa carrière se déroulera dans ce département de la Dordogne auquel il fut si attaché.

Mais il connaît, comme tant d'autres, une longue et cruelle interruption de ses services universitaires : la guerre.

Mobilisé le 29 août 1939, affecté comme officier de liaison au 326<sup>e</sup> régiment d'infanterie, puis détaché le 4 mars 1940 à l'Etat Major de la 62<sup>e</sup> division d'infanterie, il est fait prisonnier le 23 juin 1940, deux jours avant que ne soit prononcée sa promotion au grade de Capitaine.

Puis c'est une dure captivité dont il est libéré le 11 janvier 1942 en raison de son état de santé : il souffre d'un dangereux ulcère à l'estomac. Il arrive chez lui, méconnaissable, décharné, les joues caves, le teint blafard. Il faudra toute la vigilante sollicitude de Mme Berthelot pour lui rendre la santé.

Dans le camp de prisonniers, il avait su dominer de très douloureuses souffrances que lui infligeait l'ulcère et participer à une intense vie intellectuelle : il suivit des cours de biologie animale, de mathématiques générales, et aussi de latin, car à l'école normale il avait été aussi bon élève en lettres qu'en sciences.

Ses professeurs, captifs comme lui, soulignèrent dans le certificat qu'ils lui délivrèrent à son départ, sa remarquable assiduité, ainsi que la part active et très fructueuse qu'il prit aux exercices pratiques. Mais s'il était élève en certaines matières, il était professeur en d'autres disciplines, se montrant, dans ces circonstances si déprimantes, soucieux d'aider ses camarades, de soutenir leur moral en les arrachant à la désespérante oisiveté.

Le voilà donc revenu en Dordogne. A peine est-il remis de ses épreuves, à peine a-t-il repris quelques forces, qu'il demande son affectation à un poste d'enseignant. Il est nommé au Collège moderne et technique de Périgueux.

En décembre 1942, M. Roux, Inspecteur d'Académie, le prie de façon pressante, d'assurer l'intérim de M. Michaud dans la circonscription d'Inspection Primaire de Périgueux-Est, intérim qui m'avait été confié à moi-même depuis la guerre jusqu'à mon départ à Marseille. M. Berthelot accepte. En janvier 1944, c'est l'intérim de la circonscription de Bergerac qu'il a mission d'assurer.

Le 27 février 1945, en ma qualité d'Inspecteur d'Académie, j'envoyai au Ministère de l'Education Nationale un rapport dans lequel je disais notamment :

« Peu après son retour de captivité, M. Berthelot qui était, avant la guerre, professeur à l'école normale de Périgueux, fut chargé de l'intérim de la circonscription de Bergerac en remplacement de M. Ballot.

« M. Berthelot hésita à accepter ce second intérim : d'abord parce qu'il lui fallait se séparer de sa famille qu'il laissait à Périgueux, et qu'il redoutait la vie d'hôtel, ayant été rapatrié d'Allemagne pour une grave maladie d'estomac ; ensuite parce que la tâche à Bergerac s'avérait comme particulièrement délicate : il régnait dans la circonscription un climat d'hostilité à l'encontre de l'Inspecteur Primaire.

« Or M. Berthelot réussit aussi bien à Bergerac que dans la circonscription de Périgueux-Est. Il acquit très vite la confiance et la sympathie de tout le personnel, mit fin aux querelles qui sévissaient un peu partout, fit aisément accepter une autorité non exempte de fermeté, mais foncièrement bienveillante et compréhensive.

« J'ajoute qu'après la Libération, il conduisit avec beaucoup de tact et de clairvoyance les nombreuses enquêtes demandées par les autorités locales.

« Il s'est montré un excellent Inspecteur Primaire et je souhaite très vivement qu'il soit dispensé du concours de l'Inspection. »

Malheureusement ce vœu ne fut pas exaucé, notre Université étant dominée à l'excès par l'esprit de mandarinat.

M. Berthelot reprit son poste de professeur de sciences à l'école normale d'instituteurs.

La valeur de son enseignement a été attestée par tous ceux qui l'ont vu à l'œuvre, et notamment par les Inspecteurs Généraux, ses anciens professeurs qui l'honorent de leur amitié.

En 1949 M. Berthelot est brutalement frappé du mal qui atteint les hommes qui se surmènent abusivement : l'infarctus du myocarde. Peut-être l'origine lointaine en est-elle l'excessive fatigue que lui infligèrent ses tournées d'inspection dans le Bergeracois : en raison du dérisoire contingent d'essence qui lui était attribué, il faisait presque toutes ces tournées à bicyclette, et l'on sait combien la route est accidentée entre Bergerac et Périgueux ! L'infarctus exige presque toujours un repos complet et prolongé. Or M. Berthelot ne s'arrêta que pendant de brèves semaines. Miracle de la volonté, mais aussi excès d'une conscience professionnelle ombrageuse ! Sa santé en demeura altérée et, en septembre 1963, il dut prendre sa retraite.

M. Berthelot ne fut pas seulement un professeur de haute qualité ; il se montra un défenseur fervent de la laïcité et pour lui cette défense ne devait pas se borner à des paroles, elle devait se traduire dans les actes. Il se dévoua aux œuvres péri et post-scolaires. En 1946, il dirigea pendant deux mois une importante colonie de vacances. En 1948, il était membre du bureau de l'Association des Œuvres Laïques de Périgueux ; il en devint Vice-Président en 1955 avec la charge du secteur de l'Education permanente.

Il dut démissionner en 1962 pour raison de santé et il fut élu membre du comité d'honneur. Il était en outre membre du conseil d'administration de la Fédération des Œuvres Laïques de la Dordogne. Mais c'est au sein de l'Union départementale des Associations familiales qu'il donna, à la fin de sa vie, la pleine mesure de son talent et de son dévouement. Administrateur, animateur et missionnaire au meilleur sens du terme, c'est un rôle absolument déterminant qu'il joua comme Vice-Président puis comme Président de l'U. D. A. F. et comme tuteur aux Allocations Familiales.

M. Berthelot fut au nombre des maîtres qui font honneur à l'Université.

L'Administration lui témoigna son estime en le nommant Chevalier des Palmes Académiques en 1946 et Officier en 1955. J'ai essayé de lui faire attribuer la consécration su-



prême qu'est la Légion d'Honneur, et ce fut un de mes vifs regrets de n'y être pas parvenu. Ma proposition fut reprise par mon successeur M. Lachasse et sans doute cette fois aurait-elle été retenue, trop tard hélas !

Si, fermant le dossier du fonctionnaire, je me remémore l'homme lui-même, je suis profondément ému en pensant à ses qualités de cœur. Toujours affable et courtois, d'une inlassable indulgence, il était le plus agréable des collègues. Ses élèves l'aimaient beaucoup, car il savait les intéresser à leurs études, les stimuler sans les brusquer, et il leur demeurait attaché bien après leur sortie de l'école normale.

Quant aux instituteurs et institutrices de ses deux circonscriptions d'inspection, Périgueux-Est et Bergerac, ils m'ont souvent fait part de la gratitude qu'ils lui ont conservée. Dans la tâche redoutable qui consiste, après avoir passé une ou deux heures dans une classe, à porter un jugement sur le travail qui s'est fait dans cette classe pendant plusieurs années, à déceler au-delà de l'activité scolaire la personnalité du maître, il avait réussi d'emblée, grâce à la sûreté de son jugement, à sa loyauté à toute épreuve et, surtout, grâce à sa modestie et à sa foncière bonté. Il entrait dans la classe avec la volonté bien arrêtée d'y découvrir et de souligner ce qu'il y avait d'excellent, et le désir d'aider le maître à se perfectionner. Il était un conseiller, non un censeur, et il ne laissait derrière lui aucune rancœur, aucun découragement. En ce domaine comme en bien d'autres, il fut un modèle.

Tous ceux qui l'ont connu et aimé, conserveront fidèlement sa mémoire et s'inspireront de son exemple.

André DAVESNE.

## Georges AUROY

(1909-1965)

Promotion 1931 (Lettres)

**C**HER AUROY, cher Georges, que de lumière dans ton souvenir. De chacune des saisons de notre vie où nous avons marché la main dans la main, que d'heures claires me reviennent...

Nous avons eu nos vingt ans en 1929, à l'École Normale d'Instituteurs de Lyon, dans la merveilleuse réunion d'athlètes intellectuels — aux accents de toutes les provinces — qu'y constituaient les sections préparatoires à Saint-Cloud.

En classe, nous avons payé, au même banc, notre tribut d'attention passionnée à d'éminents maîtres : MM. Allix, Lévy-Schneider, Emery. En étude, nous confrontions nos essais de plume : en lettres, tu battais Weyer — prose et vers — dans la louange posthume de Ronsard ou de Du Bellay ; en histoire, tu égalais Chanel, pour la mise en fiches d'un chapitre de Lavisser... De cette extraordinaire « surchauffe » où l'Université française se complait, notre jeunesse s'évadait parfois, et ta vitalité explosait en des jeux singuliers. Aux beaux jours, tu bondissais inlassablement sur le court de tennis, jonglant avec la splendide raquette à manche rouge, conversion de tes premiers gains d'instituteur. Quand pleurait le ciel lyonnais, enfermés dans notre turne, nous découvrions Claudel et Valéry, à grands éclats déclamatoires, effarouchant « le K. ». C'est dans ta bouche que j'entendis pour la première fois « Le Cimetière Marin ». Ou bien ton violon sortait de l'étui, ou bien tu saisisais les craies de couleur, pour caricaturer d'un trait rapide au tableau noir la silhouette de l'une de nos compagnes, les aventures sentimentales de l'un

de nous. Tes yeux pétillaient de malice ; ta longue blouse noire s'envolait lyriquement, dans la joie éclatante de notre fraternelle jeunesse.

\*  
\*\*

...Vingt ans plus tard, nous cheminions de nouveau ensemble...

La vie avait été, pour toi, généreuse : après nos études lyonnaises, après tes deux années de Saint-Cloud, tu avais enseigné dans d'agréables résidences : Paris (Lycée J.-B. Say) et Rodez (Ecole Normale d'Instituteurs). En 1937 par le truchement de M. le Directeur Thabault, ancien I. P. de tes parents — dans leur petite école des bords de l'Allier, où tu es né — le Maroc t'offrit un cadre de vie dynamique et coloré qui convenait à tes besoins de recherche intellectuelle et d'activité physique. Professeur au fameux Collège des Notables, ouvert à Azrou par le Protectorat, pour contrebalancer le nationalisme arabe, tu entretenais avec aisance en leur propre langue tes grands élèves berbères ; et tu accompagnais leur parenté en de rudes chasses aux fauves...

La guerre t'écarta à deux reprises de ce prestigieux Moyen-Atlas, pour la Mobilisation Générale — 1939-1940 — puis pour les campagnes d'Italie, de France et d'Allemagne, où tu t'illustras avec le Groupe d'Aviation 1/15 « Touraine ».

Le Maroc te reprit, non plus comme enseignant, mais comme administrateur, d'abord sous-directeur du Collège d'Azrou, puis de 1948 à 1956, Principal du Lycée de Mazagan. En 1947, tu fis la rencontre déterminante de ta vie d'homme. Epousant une parfaite jeune fille, tôt devenue une heureuse maman et une maîtresse de maison accomplie, tu devins pleinement toi-même : délaissé l'archet, oublié l'humour du dessinateur, méprisée la controverse littéraire, ces dons où ta jeunesse s'était exprimée se muèrent en quelque chose de plus profond et intime, fondus dans un art de vivre personnel... où le commerce des proches et le culte de l'amitié tenaient une grande place. Qu'il faisait bon vivre dans la villa de Mazagan, à deux pas de la mer, sommée des verts panaches de grands palmiers, où deux solides petits garçons — Jacques et Pierrot — cherchaient inlassablement les genoux de leur père, où deux ravissantes jumelles — Claude et Michèle — dévoraient d'yeux immenses le beau visage de leur maman et l'Univers tout neuf.

\*  
\*\*

Des sites moins colorés, et des activités moins pittoresques furent le cadre des rencontres de notre âge mûr. Tu fus Principal pendant huit ans à Ussel, dont tu dirigeas, selon l'expression de Mme l'Inspectrice Générale Dejean « un bel établissement dont il a fait un Lycée prospère », avant d'être appelé à la tête du grand Lycée Frédéric Mistral, d'Arles, en 1964. Ton énergie et ton esprit d'organisation, ta vaste culture constamment entretenue et ton expérience de tous les problèmes pédagogiques te faisaient œuvrer avec conviction et efficacité à la formation intellectuelle et morale d'un millier de jeunes gens ; tu montrais avec un juste orgueil les laboratoires, les classes, les salles de jeux, l'internat de ce vaste ensemble scolaire ; tu parlais avec affection de ton équipe de professeurs. En même temps, tu t'insérais sagement dans les milieux locaux, pour entretenir cordialement magistrats et commerçants, pour courir bois et guérets avec les plus enragés pêcheurs de truites.

Mais — quelle que fût ton aisance dans l'une ou l'autre de ces manifestations de ta vitalité —, c'est dans ton foyer que s'exprimait à cette époque le meilleur de toi-même. Tu n'avais pas connu ton propre père ; on ne saurait être, cependant, plus attentionné et compréhensif que tu ne l'étais, avec les tiens. Avec une paisible douceur de gestes, avec un regard et un langage teintés de malice aimante, tu aidais ta femme à développer sa personnalité, tu guidais les élans et les premières démarches intellectuelles ou sportives de tes enfants.

Ayant marché ensemble, en toute affection, sur des routes souvent éloignées des cheminements ordinaires, nourris d'expériences aussi parallèles que furent notre formation professionnelle, nos participations à la guerre, notre existence Outre-Mer, nos foyers familiaux, nous pensions, toi et moi, que nous attendait une vieillesse largement commune, nourrie de travaux réciproquement appréciés, et de sentiments partagés... Il m'est seulement permis de porter témoignage de ce que tu fus. Que mon amitié, du moins, ne trahisse pas — et ne ternisse pas — dans ces lignes le clair souvenir que je te garde.

Pierre FLAMAND.

## Georges TRIOU

(1914-1965)

Promotion 1934 (Sciences)

**A**U début de novembre 1965, nous avons appris avec regret le décès prématuré de notre camarade Georges Triou (ex Trou). Il était né le 6 août 1914 à Paris. Il s'était rapidement orienté, après son passage à Saint-Cloud, vers l'Agrégation des Mathématiques, qu'il enseignait en fin de carrière, au Lycée Saint-Louis à Paris.

Il nous a été impossible de prendre contact avec les siens. Que du moins cette brève notice nous permette d'associer à leur deuil la sympathie de tous les Anciens de notre commune Maison.

H. CANAC.

## Joseph NOGUES

(1902-1964)

Elève-inspecteur (1935)

**Q**UICONQUE entreprend de parler d'un homme tel que M. Nogues doit tout d'abord s'excuser — car M. Nogues fut grand à tous égards, par le cœur, par l'esprit et par l'exemple.

Sa carrière et sa vie furent à la fois un modèle et une leçon. Sa vie a été totalement consacrée à la plus noble des causes, celle de l'Enseignement, et nous ne pourrons jamais assez l'en remercier.

Né le 23 décembre 1902 à Ligré (Indre-et-Loire), il se destine à l'Enseignement et devient élève-maître de l'Ecole Normale d'Instituteurs de Tours.

Devenu Instituteur, il aspire à former des élèves d'un niveau plus élevé et obtient à juste titre une délégation ministérielle pendant laquelle il prépare, tout en formant d'excellents élèves, le certificat d'aptitude au Professorat des Ecoles Normales qu'il obtient en 1929 avec le n° 5.

De 1929 à 1935 il forme six générations d'élèves-maîtres auxquelles il donne à la fois la culture et le sens de la pédagogie qui sera l'objet final et combien bénéfique de sa mission.

M. Nogues sait déjà et sent vigoureusement le sens et l'objet de sa vie : former des maîtres pour l'enseignement primaire ; guider et conseiller les jeunes dans le délicat et difficile métier d'enseignant.

Tout en assurant cette tâche délicate, il prépare et obtient en 1934 dans un rang très honorable le difficile Certificat d'Aptitude à l'Inspection des Ecoles Primaires et à la Direction des Ecoles Normales.

En 1935 il aborde la fonction d'Inspecteur de l'Enseignement Primaire qu'il exercera jusqu'en 1945 avec maîtrise et distinction.

En 1945 il est appelé à la Direction de l'Ecole Normale d'Instituteurs du Mans, où il forme dix générations d'Instituteurs qui doivent se souvenir de lui et traduire ses leçons dans leur manière « d'enseigner » les enfants de ce département.

En 1955 M. Nogues demande et obtient d'être chargé du service de l'Inspection de l'Enseignement Primaire dans la circonscription d'Argenteuil, qui n'était pas encore ce qu'elle est devenue, mais qui était déjà très lourde.

Il n'a qu'une ambition, qu'un seul but, y poursuivre en la développant sa tâche « d'enseignant » car, jusqu'au bout, sa vie fut un enseignement et sa mort elle-même constitue la plus grande et la plus noble des leçons.

Pourquoi faut-il que, dès 1956, alors qu'il n'avait encore que 54 ans, le mal se soit emparé de lui ?

Il ne convient pas de rappeler aujourd'hui la lutte qu'il a soutenue depuis 8 ans contre un mal sournois et inexorable sans rien perdre de l'intérêt qu'il portait à ses maîtres, à leurs élèves, à tous les problèmes qui nous assaillent dans cette région.

Aussi longtemps qu'il a pu, M. Nogues a participé à nos délibérations avec toute la foi que lui avaient donnée sa formation et ses convictions et la philosophie qu'il avait acquise de sa longue confrontation avec les problèmes humains.

Sa lutte stoïque et courageuse contre un mal implacable fut pour chacun de nous un sujet d'affliction et d'émerveillement en ce sens que cet éducateur né le resta jusqu'à la fin et nous légua finalement un enseignement d'une qualité supérieure et sans défaut : celui du Devoir.

Cher M. Nogues, vous avez bien mérité de l'Education Nationale.

En son nom je vous adresse l'expression de notre affectueuse gratitude et à votre famille l'assurance de notre profonde et douloureuse sympathie. Je m'incline avec respect devant vous et je vous donne l'assurance que votre souvenir restera toujours vivant dans nos esprits et dans nos cœurs.

René VIGNAUD.



## Robert CROISOT

(1922-1966)

Promotion 1943 (Sciences)

**L**E vendredi 1<sup>er</sup> avril dernier, Robert Croisot prenait part, en Dauphiné, à une sortie organisée par le Club Alpin de Besançon, dont il était membre fort actif. Une avalanche l'ensevelit. Il fut seulement retrouvé le lendemain.

La levée du corps eut lieu à Besançon le 6 avril et l'inhumation le lendemain à Ampilly-le-Sec (Côte-d'Or).

Cette disparition brutale a plongé dans la stupeur et l'affliction tous ceux qui connaissaient notre excellent camarade. Mme Croisot demeure seule pour élever ses deux garçons. Qu'elle veuille bien trouver ici le témoignage de notre très profonde sympathie.



Qu'il faille aujourd'hui évoquer la mémoire de Robert Croisot ne paraît pas vraisemblable. Si insolite que cela puisse être, je sais que plus d'un, lisant ces lignes, ne pourra s'empêcher d'imaginer avec quel sourire Croisot les eût accueillies. Il faut pourtant dire ce qu'il était, et ce qu'il représentait pour certains d'entre nous, tel que nous ne pourrons jamais l'oublier.

Tout d'abord, il était pour beaucoup, tout simplement, Croisot, et ce nom seul, déjà, nous ne le prononcions pas sans une certaine gaieté intérieure, tant il paraissait y avoir quelque secrète affinité entre l'homme et son nom. Ils seront nombreux, ceux qui se souviendront que, apparaissant dans la conversation, ce nom ne provoquait jamais de ces interroga-

tions, critiques ou médisances, comme il est souvent d'usage en pareil cas. Il se produisait au contraire une sorte de détente heureuse, d'accord implicite, comme si chacun eût bénéficié des privilèges que nous envions à Robert Croisot : une vitalité tranquille, une aisance naturelle en toute circonstance, une égale bonne humeur, et ce mélange d'ironie légèrement sceptique et de gentillesse amusée d'où venait probablement le charme particulier qu'il exerçait sur tous. ¶

Je fus son compagnon de chambre, il y a plus de vingt ans, et nous nous entendions bien. Ce que j'aimais en lui sera dit ici, puisque la mort seule semble capable de rompre le silence dont s'entourent ces camaraderies d'école. Avec Croisot, surtout, un tel silence était de rigueur, car nul ne fut moins enclin que lui aux confidences. Cela avait l'immense avantage de débarrasser toute rencontre du poids des médiocres anecdotes du quotidien où chacun se perd facilement. La camaraderie se continuait ainsi dans ce qu'elle a de meilleur : l'occasion de sauver ce qu'on porte en soi de pur à vingt ans.

Mais ce silence intriguait parfois. Croisot était mathématicien, au sens le plus exact du terme, et incontesté. L'on pouvait craindre qu'il eût choisi, contre la trop humaine faiblesse et la médiocrité du monde, de s'isoler. Sa passion pour la montagne en eût pu être la confirmation.

Cependant, il y avait chez lui deux qualités rares, et qui ne s'accordaient pas trop bien avec un tel détachement : une authentique modestie, et une véritable gentillesse à l'égard des autres (de celle qui n'est pas faiblesse, mais tact et conscience de l'humanité d'autrui).

Il eût été facile à Croisot d'être ironique et amer, ou d'affirmer avec plus d'assurance la conscience qu'il ne pouvait manquer d'avoir de sa supériorité sur beaucoup d'entre nous, fût-ce seulement en mathématiques. Car il n'est pas toujours aisé à l'intelligence, flèche rapide et sûre, de ne pas s'irriter dans les échanges avec ceux qui volent moins vite.

Mais Croisot gardait pour lui, s'il les éprouvait, les constatactions pessimistes ou ironiques que devaient lui inspirer parfois les autres, à qui il ne livrait que ce sourire ambigu où seuls pouvaient lire ceux qui savaient lire.

Nous connaissons tous, aussi, ces querelles médiocres que peuvent se livrer des hommes qui semblent perdre, dans les relations humaines, le sens de l'honnêteté et de la rigueur scientifiques qu'ils ont dans leur spécialité. Nous éprouvons tous, également, que la politesse, la gentillesse et la prévenance semblent s'effacer au sein même de cette Université,

dont nous aimerions pourtant qu'elle constitue, si besoin est, leur dernier refuge.

C'est pourquoi le fait que Croisot ait su se garder, tout au long de sa carrière, de ces vaines querelles et de la sécheresse de cœur que nous déplorons, nous était très cher et comptait certainement pour beaucoup dans l'amitié qu'il inspirait.

Mais il m'était surtout cher pour une vertu encore plus rare, qu'il pratiquait sans concession, j'entends sa parfaite indépendance à l'égard des pouvoirs et des honneurs.

Tout naturellement, Croisot avait trouvé ce difficile équilibre : obéir aux lois et ne rien concéder par faiblesse ou lâcheté au pouvoir. Son indépendance n'était ni révolte, ni fanfanerie, ni anarchisme rêveur. C'était l'affirmation de la maîtrise de soi et de sa propre dignité.

Son mystère était d'avoir atteint cet équilibre, apparemment, sans effort. Je savais pourtant que ce n'était qu'apparence. Tout récemment, nous nous étions entretenus plus « sérieusement » que de coutume. J'avais découvert que Croisot était moins spectateur qu'il ne paraissait. Il percevait et vivait, comme moi, le monde, son métier, sa famille. Comme tous les hommes de notre âge, il se trouvait aux prises avec l'inquiétante réflexion, et l'angoisse, forme ultime de la lucidité. Sa sérénité était donc en fait victoire, et belle victoire, sur soi.

Ce que je n'avais jamais osé appeler autrement que « camaraderie », je lui aurais bien donné, ce jour-là, le nom d'amitié. Car il apparaissait bien que ce que nous appelons entre nous « Saint-Cloud », et qui vit en moi comme une flamme jamais éteinte, avait forgé, inconsciemment, un idéal commun à des hommes très divers.

Il sera facile de dire qu'on embellit ses souvenirs, que la nostalgie du passé prête à l'Ecole des vertus qui ne sont celles que de quelques-uns, et que le culte des morts nous les rend tous aimables. Mais une telle méfiance sceptique est aussi facile que fausse.

Certainement, il n'y eut qu'un Croisot, et qui n'était pas un saint, suivant la notion commune (dont il est bien dit qu'elle est un peu trop « commune » pour être juste). Mais certainement aussi Croisot honore l'Ecole autant que l'Ecole peut s'honorer d'avoir permis à Croisot de communiquer à d'autres, ses camarades, ses élèves, une certaine manière d'être et de vivre. Il est des Ecoles plus prestigieuses aux yeux de la Renommée. Je doute qu'il en soit beaucoup qui aient su, par une alchimie singulière, donner à des hommes si divers le

goût commun d'allier le savoir le plus éminent à la plus humaine et souriante dignité.

Tout ce qu'on dit de la mort, lorsque la mort a frappé, est faible, et les consolations misérables. Il faut faire face à l'irréparable, et savoir ne pas se consoler. Savoir aussi que Croisot ne disparaîtra pas complètement s'il ne disparaît pas en nous, et que c'est là peut-être la seule consolation possible, s'il en faut sauver une.

Nous ne l'honorerons pas mieux si nous agissons de telle sorte qu'il reste chez tous ceux qui l'ont connu le souvenir actif de ses qualités et le désir de les transmettre, afin que nous retrouvions un jour, dans un autre visage, un sourire joyeux et franc, le fameux sourire de Croisot.

P. LEFEBVRE.

\*  
\*\*

Allocutions prononcées aux obsèques de Robert CROISOT  
à Besançon le 6 avril 1966

Ma présence ici, devant ce cercueil si cruellement ouvert, est pour vous apporter, Madame, ainsi qu'aux vôtres, le témoignage de douloureuse sympathie et de désolation de l'Ecole Normale Supérieure de St-Cloud — de sa direction, mais aussi des camarades de Robert Croisot, anciens élèves comme lui de cette Ecole, de ses élèves devant qui il professait encore ces jours derniers et de ses collègues professeurs de mathématiques, unis à lui dans un groupe fraternel.

Qu'il me soit permis, en outre, de parler en mon nom personnel, puisqu'il m'a été donné, depuis plus de 20 années, de suivre sans interruption la brève mais fulgurante carrière de celui dont le destin vient brusquement de se briser.

La figure de Robert Croisot se résume pour moi en un petit nombre d'images, toutes marquées du signe de la netteté. Je le revois encore, vers 1945, dans cette chambre d'élève qu'il partageait avec Pierre Lefebvre, fidèle compagnon. Pierre Lefebvre s'évadait parfois des hauteurs mathématiques pour les horizons philosophiques moins purs ou plus humains. Mais Robert Croisot, on le trouvait toujours devant une table de travail remarquablement nue, avec, devant lui, un seul livre et quelques feuillets couverts de formules, paisible, nullement tendu, souriant même, et se jouant jour après jour, dans une détente absolue, de ce qui pour tout autre aurait été laborieuse astreinte et opaque difficulté. Jamais il ne m'a été donné de voir une plus grande maîtrise précoce, ni

de signe moins équivoque d'une vocation indiscutable pour la contemplation de ces êtres spirituels, étrangers à notre monde périssable, qui forment l'entretien ordinaire des âmes marquées du signe mathématique. Ames poétiques, à vrai dire, retranchées dans l'empyrée des idées pures et de la rigueur, dont le profane a peine à imaginer l'intime séduction.

L'Agrégation vint tout naturellement à sa place dans cette limpide carrière, puis le doctorat, sous l'égide de maîtres amicaux, et les recherches personnelles, et l'enseignement au plus haut niveau. Qu'il y ait excellé, d'autres sauront le dire.

C'est ce jeune professeur que je veux à présent évoquer, dans cette Ecole de St-Cloud d'où il avait pris son essor et qu'il a ensuite si bien servie. Il était, hier encore, l'homme de base et la commune référence de cette jeune équipe qui forme chaque année nos jeunes agrégés de mathématiques, Pierre Lefebvre, Robert Crestey, Marcel Condamine, Roger Desq, Guy Heuzé, Fulbert Mignot, Jean-Pierre Carpentier, amis fidèles ou jeunes disciples, unis aujourd'hui dans le même deuil.

L'enseignement de Robert Croisot, autant que j'aie pu en juger, était marqué du signe de l'impeccable. Pour lui, il n'était jamais question de faire reporter un cours, d'écourter une séance, de ne pas épuiser le programme, de faiblir au cours d'un exposé...

Tout était fait, et bien fait, en temps voulu et de bonne manière, sans contrainte, sans tension, avec cette maîtrise souriante qui n'excluait nullement la plus sévère exigence à l'égard du sujet traité, de soi-même et des élèves.

Je le rencontrais fréquemment, au débarqué du train de Besançon, toujours courtois, souriant, affable, déférent, se prêtant avec la plus exquise bonne grâce aux servitudes du métier, toujours bien informé sur les problèmes et sur les hommes ; mais son regard bleu, défendu par une première apparence de patience et de malice, laissait deviner sans cesse, plus profondément, une âme qui ne se prête que distraitement aux jeux de ce monde et qui réserve sa plus intime attention à je ne sais quels paysages intérieurs.

Air raréfié mais exaltant des cimes, sphères cristallines loin au-dessus de notre bas monde d'apparences confuses et d'universelle corruption, j'imagine qu'il vous avait trouvés dans la contemplation et le commerce des pures idées mathématiques. Mais la figure ici-bas de cette extrême pureté et de cette extrême rigueur, il paraissait normal et homogène que Robert Croisot les ait aussi poursuivies dans la sublimité de la montagne.

Sur un corps élancé et élégant qui avait gardé la sveltesse de l'adolescence, un visage hâlé et buriné par l'air des cimes, souligné parfois d'une barbe d'ascète, masqué de douceur mais illuminé soudain par un regard d'acier : telle est l'image qui survivra dans le cœur de ceux qui l'ont connu.

Robert Croisot ne verra pas grandir ses enfants. Il va manquer cruellement aux siens. Mais il ne connaîtra point les misères de la décrépitude et de la vieillesse.

Il a vécu et il est mort dans un monde de pureté.

H. CANAC.

\*  
\* \*

Mesdames, Messieurs,

L'Université française, la Faculté des Sciences de Besançon et, tout particulièrement le service de mathématiques, viennent de perdre un professeur exceptionnel.

Fils d'instituteurs, Robert Croisot entra tout naturellement à l'école normale primaire de son département et débuta dans l'enseignement à l'école de son village natal. Mais ses maîtres avaient remarqué ses aptitudes scientifiques et obtinrent, après sa première année d'enseignement, une bourse qui lui permit de préparer l'entrée à l'école normale supérieure de Saint-Cloud. Reçu après une seule année de préparation, il choisit comme spécialisation les mathématiques et entreprit successivement la licence, puis l'agrégation. Reçu agrégé en 1946 troisième de sa promotion, il était nommé professeur au lycée de Tulle. La Faculté des Sciences de Poitiers ne tarda pas à reconnaître les qualités de ce jeune professeur. Elle demanda et obtint son détachement comme assistant de mathématiques.

Chargé d'un lourd service de travaux pratiques, il sut organiser son travail de manière à pouvoir assister régulièrement aux séances du séminaire d'algèbre de la Sorbonne. C'est ainsi qu'il put entreprendre un travail de recherches sous la direction de Monsieur et Madame Dubreil. Ce travail lui permit de soutenir en 1951 une thèse de doctorat ès sciences sur les treillis semi modulaires.

C'est alors que la Faculté des Sciences de Besançon qui cherchait un candidat pour remplacer un maître de conférences parti à Nancy, l'accueillit. Il devait rester parmi nous plus de quinze ans, provoquant autour de lui l'estime et la sympathie. Dès que cela avait été possible, la Faculté avait de-



mandé à l'unanimité et obtenu, la création d'une nouvelle chaire de professeur qui lui avait été confiée.

Pendant ces quinze années, Robert Croisot a enseigné à tous les niveaux de notre Faculté : propédeutique, licence, agrégation, troisième cycle. Il n'hésitait jamais à entreprendre la préparation d'un nouveau cours, chaque fois que l'intérêt de la Faculté et des étudiants l'y conviait.

Nos étudiants appréciaient particulièrement la clarté de ses exposés. Dominant de très loin tous les sujets qu'il enseignait, il savait expliquer en quelques mots les points essentiels d'une démonstration, mettre en lumière les difficultés d'un raisonnement, préciser la portée exacte et les limites d'un théorème.

Son expérience de tous les ordres d'enseignement l'avait particulièrement sensibilisé aux problèmes pédagogiques. Dès son arrivée à Besançon, il créait un service de préparation à l'agrégation de mathématiques qu'il s'efforçait d'améliorer et de développer au cours des années et des occasions favorables. Presque tous les ans, notre Faculté obtient maintenant grâce à lui d'appréciables succès à ce difficile concours.

Toujours prêt à rendre service, il avait accepté encore de se rendre tous les quinze jours à Paris pour mieux préparer les élèves de son ancienne école de Saint-Cloud à la licence et à l'agrégation. Lorsque le service d'enseignement par correspondance créa une préparation à l'agrégation par correspondance, il fut un des premiers à y participer, puis eut la charge de l'organiser.

Ces activités d'enseignement si importantes ne lui faisaient pas oublier son travail de recherche. Après avoir poursuivi et amplifié les études de sa thèse sur les treillis, il abordait l'étude des demi-groupes, celle des idéaux dans les anneaux non commutatifs, la théorie des catégories. Il publiait, en collaboration, deux livres parus en 1952 et 1962 pour mettre à la portée de tous les mathématiciens ces difficiles questions. Et, chaque année, un mémoire de quelques dizaines de pages faisait le point des progrès obtenus, préparait les étapes ultérieures. L'Académie des Sciences consacra ce travail si productif par l'attribution du prix Carrière en 1960.

Dans le domaine de la recherche, comme d'ailleurs dans toute sa vie, il ne se conduisit jamais en individualiste occupé de son seul intérêt. Dès le début de ses travaux, il s'était intégré à une équipe d'algébristes. Il discutait avec ses camarades de leurs propres recherches, leur donnant souvent d'efficaces conseils. Lorsque les nécessités de la vie dispersèrent l'équipe dans plusieurs facultés de France, il sut main-



tenir cette collaboration, notamment pour la rédaction de livres et de mises au point.

Surtout, il avait un sens aigu de notre responsabilité dans le travail de recherche de nos jeunes assistants. Il ne se contentait pas de conseils généraux sur le choix d'une spécialité ou sur la direction d'une étude. Il leur confiait le développement d'idées personnelles, leur suggérait d'utiles rapprochements, vérifiait ensuite dans le détail les résultats obtenus. Son ardeur et son enthousiasme étaient pour tous ses élèves le meilleur des exemples. Plusieurs de ses élèves sont maintenant devenus des maîtres en enseignement dans diverses facultés françaises. D'autres, qui viennent de le perdre trop tôt, auront à cœur de continuer dans la voie qu'il leur a indiquée.

Robert Croisot était resté simple et modeste. Il n'était pas prodigue de paroles. Mais chacune de ses interventions était particulièrement efficace. Et il n'y avait pas besoin de longues discussions pour s'entendre avec lui tant il avait une vue large et juste de toute chose.

Chaque fois qu'il entreprenait un problème, qu'il fût mathématique, matériel ou humain, il y mettait toute son énergie, ne s'estimant satisfait que lorsqu'il l'avait antérieurement épuisé. Lui qui ne connaissait pratiquement pas la montagne avant son arrivée à Besançon, était ainsi devenu en quelques années l'un des meilleurs spécialistes de la haute montagne au Club Alpin de notre ville.

Notre service de mathématiques perd en lui un animateur qui savait nous entraîner vers des progrès constants, et tous nous perdons le plus sûr des amis.

Madame,

Voulez-vous associer à votre deuil, à celui de vos enfants, les élèves, les collègues, tous les amis de Robert Croisot. Soyez assurée que nous garderons précieusement son souvenir et que nous essaierons de suivre son exemple.

F. CHATELET,  
Professeur à la Faculté des Sciences  
de Besançon.

## Aimé BULTEL

(1925-1966)

Promotion 1946 (Lettres)

**E**N ce début de 1966, j'ai appris avec consternation la mort de mon camarade Bultel. Le sort des carrières m'avait coupé de lui depuis notre sortie de l'Ecole, en 1950. Je l'avais retrouvé avec plaisir, à Tours, en 1963, au congrès syndical des Professeurs d'Ecole Normale, avec quelques autres Cloutiers de la même génération. Nous avions reconstitué une table du bon vieux temps, et les conversations allèrent bon train. Les retrouvailles, parfois si pénibles, furent réconfortantes. L'homme confirmait l'étudiant de jadis. Notre légèreté d'alors le comparait volontiers au Bos Suetus Aratro. Mais nous savions pouvoir compter sur l'inaltérable fidélité de cet ami tendre aux autres, et dur pour lui ; très tôt, le sérieux de la vie lui avait interdit de prendre l'existence avec la désinvolture des êtres comblés.

Il naquit le 19 novembre 1925, dans une région dure au travail, à War-Drecques (Pas-de-Calais). A sa sortie de l'école primaire, il faillit être embauché comme laveur de bouteilles chez un brasseur. Il doit au système des bourses d'éviter ce mauvais pas. Mais il est conscient déjà de la précarité des conditions de l'existence, et il dira plus tard à ses proches qu'il vécut dans la crainte que la suppression de cette aide ne lui interdît d'atteindre à un avenir qu'il sentait à sa mesure. L'obstacle a ses vertus. Mais aux vertus qu'on demande aux enfants, combien d'adultes seraient dignes d'être enfants ? D'un tribut payé trop tôt, qui dira le poids trop lourd dans le secret d'une jeune conscience inquiète ?

En 1942, il franchit le deuxième obstacle traditionnel pour ceux de sa condition, le concours d'entrée à l'Ecole normale, qui lui ouvre les portes du lycée de Béthune jusqu'en 1945.

Aux difficultés de condition s'ajoutent celles des circonstances.

C'est la guerre, les traquenards de l'occupation, les bombardements, le rationnement, la vie chère, une jeunesse sans plaisirs et sans joie, et le dégoût à jamais des horreurs de la guerre. Les vacances venues, quand il n'est pas moniteur de colonie scolaire, le jeune normalien courbe l'échine aux travaux des champs, dans sa lourde terre des Flandres. Non qu'il cherche l'argent pour d'heureuses partances, la vie n'est point gratuite, il faut se nourrir.

Au lycée Faidherbe, à Lille, il prépare le concours d'entrée à St-Cloud, où il entre en 1946.

Ce pourrait être la sinécure. Mais ce terrien de formation primaire joue la difficulté : il a choisi de philosopher ! Il se met à défricher du latin et du grec avec la même obstination qu'il met à lutter pour l'amélioration de la condition du cloutier et de celle du travailleur. Les places sont rares, au Capes et à l'agrégation de philosophie, et les jurys d'alors ne se montrent pas tendres pour ces béotiens qui, privés du vernis de la culture familiale, prétendent puiser au fond d'eux-mêmes à la source de l'être. Il manque à Bultel cette aisance acquise, cet art de la rhétorique, ce brio qui fait le talent. Son esprit est à l'image de son corps, trapu, sans complaisance à soi, d'une rigueur qui peut passer pour de la raideur aux yeux de ceux qui ne le pratiquent point. La nature et son travail l'ont fait tel qu'il est, solide, sans faille apparente, d'une rare droiture. Un tel caractère était trempé pour la vie.

Il sort de l'Ecole, en 1950, licencié et diplômé. Sa vie sera tout entière d'un éducateur. Il est nommé adjoint d'enseignement au lycée du Parc à Lyon (1950-1952) ; maître-auxiliaire au Lycée Ampère de Lyon (1952-1954). Sous admissible à l'agrégation en 1952 et 1953, admissible en 1954, il est reçu 3<sup>e</sup> sur 4 au Capes en 1954. Vertu du malthusianisme, que de péchés on commet en ton nom ! Professeur certifié, il est nommé à l'Ecole normale mixte d'Agen (1954-1957). Il revient à Lyon, à l'école normale de filles (avec complément de service à l'école normale de garçons), qu'il ne quittera plus. Titulaire d'une chaire de psycho-pédagogie, il renonce à enseigner la philosophie pour se consacrer à la formation professionnelle des maîtres. Nommé biadmissible à l'agrégation, il passe cette même année le C. A. I. P. Ce n'est pas l'homme des méditations, mais du contact direct, et il préfère continuer son métier d'éducateur. Chargé de cours à l'Ecole pratique de psychologie et de pédagogie, il contribue à former des maîtres pour les classes d'enfants arriérés.

Depuis 1962, sa santé est ébranlée. Sa puissance et son caractère lui interdisent d'abdiquer. En 1963, le Conseil de l'Université le désigne pour dispenser, en remplacement d'un collègue décédé, un cours sur la psychologie de l'enfant et de l'adolescent. Avec enthousiasme, il se documente, dépouille la littérature, réfléchit sur la production cinématographique et musicale, et il accumule les coupures de presse sur ce sujet. Gravement malade au début de 1964, il ne pourra commencer ses cours.

En novembre 1965, l'autorité responsable le nomme Conseiller Pédagogique. C'était enfin reconnaître ses qualités d'éducateur, qu'il se voulait essentiellement.

Ce rapide survol biographique suffit pourtant à définir le sens de cette vie de travail. Il mettait au premier rang la probité intellectuelle.

Il se refusait aux approximations de seconde main. Il voulait aller à la source. Il inculquait à ses élèves le respect de la pensée d'autrui, s'efforçait de leur faire vivre la laïcité dans un esprit de stricte objectivité et de large tolérance. Il tenait pour capital qu'on donnât aux jeunes une information historique et une formation civique dépourvues de toute passion nationaliste.

Il avait animé le ciné-club de l'E. N. F. Des années difficiles il avait conservé le souci des luttes concrètes, et il assumait sans faiblesse sa tâche de secrétaire syndical. C'est à ce titre que je dois le plaisir de l'avoir revu au Congrès de Tours, en 1963. Il était lui-même, ... plus encore que je ne le soupçonnais. Il était préoccupé du sort de jeunes collègues emprisonnés à Lyon pour avoir formulé trop tôt sur la guerre d'Algérie ce qui était devenu vérité officielle. Il œuvrait efficacement en leur faveur sur le plan local. Mais il présentait une motion qui engageât ses collègues sur le plan national. La guerre avait marqué sa jeunesse. Il vivait avec angoisse les périodes de tension internationale. Nous avons vécu en familiers à St-Cloud. Il aurait pu s'ouvrir de ses inquiétudes personnelles devant la maladie, dont il ne dit mot, jugeant sans doute qu'elle n'était rien au regard de toutes les souffrances des autres. Je suis sûr qu'il devait se reprocher de ne pas faire assez.

Pour le caractériser, le mot de St Augustin n'est point de trop : « Pondus Meum Amor Meus ». De tout son poids, il était amour, au sens plein. Il avait connu sa femme en 1950, sur les bancs de l'université. Marié en 1952, une fille lui était née, Jeanne Marie, en 1953, et un garçon, Pierre, en 1963. Son amour pour eux était sûr, averti, mais non exclu-

sif. L'égoïsme, fût-il familial, ne pouvait le satisfaire. Parce qu'il était lucide et qu'il savait que le bonheur des siens était fonction du bonheur de tous, l'amour irradiait jusqu'au dévouement total.

Eduquer, ce n'est point seulement instruire, mais élever et rendre heureux. Ce désir profond l'avait porté, l'an dernier, vers les enfants étrangers, très nombreux dans la banlieue industrielle de la région lyonnaise. Avec ses normaliennes, il avait entrepris des enquêtes dans le but d'adopter les méthodes pédagogiques susceptibles d'intégrer au plus vite des enfants ignorants de notre langue.

Il n'est point exagéré de dire que ce modeste est un exemple. La vraie grandeur n'est pas ostentatoire. Le récit de sa vie pourrait donner à penser que l'enfant meurtri explique l'homme tourmenté. Un document d'une exceptionnelle qualité, que Mme Bultel nous autorise à publier, permet de comprendre à quel degré de sérénité il était parvenu. Dans sa simplicité, il témoigne éloquemment de la capacité humaine à dominer sa propre vie. En décembre 1965, il écrivait à M. Canac une longue lettre. Sa lucidité témoigne bien au-delà des pauvres propos extérieurs par lesquels je n'ai peut-être pas toujours trouvé les mots justes sur l'ami disparu. Je lui laisse la parole, qui est de lui, et d'une résonance autre, conscient qu'il était déjà de la possibilité d'une fin prochaine :

Lyon, 26 décembre 1965.

Monsieur,

Ma femme et moi-même tenons cette fois à ne pas nous laisser surprendre par la fuite du temps et à vous présenter d'ores et déjà nos meilleurs vœux pour l'année 1966.

J'aurais voulu aussi vous dire que tout allait enfin bien pour nous après la mutation de ma femme ou nouveau lycée de Villeurbanne (elle a été titulaire à Roanne pendant deux ans mais avait pu être déléguée rectorale à Lyon à cause du jeune âge de notre fils Pierre). Malheureusement, si ma femme et les enfants vont bien, je suis atteint depuis trois semaines d'une affection bizarroïde, la Diplopie (le fait de voir double), affection qui s'est révélée brutalement, alors que je me dirigeais vers Villeurbanne en voiture pour inspecter des stagiaires de l'E. N. F. Depuis ça n'a fait que s'aggraver, et je ne vois « simple » que dans un rayon d'un mètre. Je ne peux évidemment plus conduire : je dois faire très attention en marchant : il m'est arrivé, par exemple, de mettre le pied, si j'ose dire, sur l'image de la marche d'un escalier, et il m'arrive aussi de voir légèrement oblique ce qui est horizontal ... Bref je vis dans un espace plus ou moins truqué.

Bien sûr j'ai mis des spécialistes sur « l'affaire », que j'essaie d'objectiver de mon mieux. L'ophtalmologiste a été long, soi-

gneux, muet comme une carpe, et m'a fait prendre un rendez-vous chez un de ses confrères pour un électroencéphalogramme. Le spécialiste auquel j'ai recouru n'a pas été décourageant, au vu de mon électricité cérébrale, mais m'a prié de bien vouloir entrer le 6 janvier pour huit à dix jours à l'hôpital neurologique de Lyon, pour y subir divers examens complémentaires (ventriculographie artériographie, etc.).

Je serai pris en charge par le professeur Scholt, qui est paraît-il une des lumières lyonnaises dans ce domaine. On m'a d'ailleurs prié de me « relaxer » durant toutes les vacances, car les examens sont « éprouvants » et nécessiteront quinze jours de repos ensuite (j'ai déjà tous les certificats médicaux nécessaires en poche). Et on ne me dit rien, sauf que je ne dois pas me faire de soucis.

J'ignore évidemment ce que j'ai, et d'ailleurs, m'a-t-on déjà dit, il existe des diplopies dont on n'arrive pas à décèler les causes. On ne m'a d'ailleurs pas dit si celles-là disparaissent un beau jour aussi brutalement qu'elles étaient apparues. Je sais seulement que la diplopie peut être bénigne (un kyste sur le nerf optique, ou un dérèglement de la thyroïde), mais qu'elle peut être aussi provoquée par une tumeur cérébrale, ou être le signe avant-coureur d'une sclérose en plaque...

J'avoue d'ailleurs ne pas être outre mesure inquiet.

Je n'arrive pas à croire que cela pourrait être vraiment grave et m'obliger à renoncer à mon métier, à mes lectures, au spectacle du monde, et à celui de mes proches et en particulier de mon fils.

J'attends, et j'espère. Ce qui me console au plus haut point, c'est d'être en parfait équilibre sur le plan mental. Dans ma dernière lettre, j'ai pu vous paraître trop enthousiaste, trop rêveur, et peut-être légèrement ignorant des réalités de ce monde. Il m'arrive certes de rêver, de croire à une pédagogie meilleure, à une éducation européenne, qui transcenderait les querelles idéologiques, et même à un monde que ne hanterait plus le spectre de la guerre nucléaire. En fait, je crois avoir récupéré ou atteint une forme d'équilibre intellectuel et spirituel qui me permet de mieux surmonter les tensions et les contradictions de l'existence concrète et de mieux apprécier le bonheur que j'ai d'avoir une femme presque parfaite et des enfants qui nous font honneur. J'ignore ce que me réserve ce stage à l'hôpital neurologique de Lyon, et peut-être me renverra-t-on avec sinon des éclats de rire — car les Lyonnais sont sérieux — du moins avec un « état néant » sur le plan cérébral... en me priant d'aller me faire examiner par de nouveaux spécialistes. J'attends.

Bien entendu, si jamais il m'arrivait « quelque chose », vous seriez un des premiers prévenus. Ma femme a reçu de moi un mandat « impératif » à cet égard. Pour le moment je suis redevenu piéton et adepte des transports en commun. Quand je pense que j'avais réussi à nous offrir une DS 19 ! Ma femme va se mettre sérieusement à la conduite.

J'achève. Je vous tiendrai au courant, si je le peux. Sinon ma femme vous enverra de nos nouvelles.

Nous vous redisons nos meilleurs vœux de santé et de bonheur, pour vous-même et pour tous ceux qui vous sont chers.

BULTEL.

Tout commentaire est superflu. Ses derniers moments confirment ce scrupule qu'il avait de ne point laisser à d'autres, ou au hasard, les charges qu'il pouvait assumer. Hospitalisé le 6 janvier, il sait dès le 11 qu'il doit être opéré d'un neurinome du nerf auditif. Il prend lucidement, gaiement toutes les dispositions nécessaires sur les plans spirituel et matériel. Il règle avec sa femme tous les détails de la cérémonie religieuse qu'il désirait et dresse la liste des personnes à prévenir. Il s'est éteint le 7 février 1966.

Notre jeunesse avait résonné du chant d'Aragon. Le hasard veut que celui qui n'y croyait pas rende le dernier hommage à celui qui y croyait.

Mon cher Bultel, par delà les différences, tu as assumé au mieux ce qu'il y a de commun dans les meilleurs des hommes, l'amour des autres. Pour tous, et surtout pour les tiens, ta vie fut courte, mais bien remplie.

A tes parents, à ta femme, à tes enfants, je présente au nom des cloutiers mes condoléances émues. A tous tes amis, je transmets le message de Mme Bultel, à qui cette notice doit beaucoup : « Sachez que les amis de mon mari seront toujours chaleureusement accueillis et que je serai toujours heureuse de trouver quelqu'un qui l'a connu avant moi et avec qui parler de lui. »

M. FAUQUET.



## Jacques TERRIEZ

(1925-1966)

(Elève-inspecteur 1964-1965)

**L**ES élèves-inspecteurs de l'avant-dernière promotion n'apprendront pas sans une douloureuse stupeur le décès prématuré de leur camarade Jacques Terriez, emporté le 15 mars dernier par une crise cardiaque.

Mme Carlotti, I. D. E. N., a bien voulu nous adresser la notice ci-jointe, où est retracée la carrière exemplaire de notre infortuné collègue. Nous l'en remercions.

A Mme Terriez, qui reste seule pour élever ses deux enfants, va notre respectueuse et bien vive sympathie. (Son adresse : 29, Av. de Strasbourg, 51 - Châlons-sur-Marne.)

\*  
\*\*

« Le 15 mars dernier, notre collègue Jacques Terriez mourait subitement : La veille encore il assurait à l'Ecole Normale d'Instituteurs de Châlons-sur-Marne les cours de psychopédagogie en classe de Formation professionnelle.

— Né à Pierry (Marne) le 6 février 1925, Jacques Terriez fut élève-maître du Département de la Marne, promotion 1941-1945, mais par suite de la fermeture des Ecoles Normales, après avoir passé son Baccalauréat, c'est à l'Ecole Normale d'Instituteurs de Melun qu'il accomplit son année de Formation professionnelle en 1944-1945.

— Pendant 12 ans il fut Instituteur dans diverses Ecoles de la Marne. Dans tous ses postes, il se fait distinguer et apprécier pour ses qualités de méthode, de précision, de sérieux, pour son souci de cultiver l'intelligence de ses élèves et de former leur esprit.

— En 1956, il est désigné pour suivre le stage de formation des Maîtres de C. E. G. à la Faculté des Lettres de Nancy où il obtient le C. E. L. G. (Mention A. B.).

— Puis, en 1957, c'est l'Ecole annexe de Châlons et les Elèves-Maîtres qui bénéficient de son enseignement et de son exemple.

— Depuis sa sortie de l'Ecole Normale Jacques Terriez rêve à l'Inspection Primaire. Il s'y prépare méthodiquement : les années scolaires 1960-1961 et 1961-1962 se passent en stage à l'Institut de Psychologie de l'Université de Paris. Il y obtient le Certificat d'Etudes Générales de Psychologie et, avec la mention Très Bien, le Diplôme de psychologue scolaire.

— Pendant deux ans il se penche dans la Marne sur les problèmes de l'Enfance déficiente, et continue à faire bénéficier de son expérience et de sa science les Elèves-Maîtres des deux Ecoles Normales de Châlons.

— Admis à l'examen probatoire du C. A. I. P. à la session de Mars 1964, il est désigné pour suivre le stage des Elèves-Inspecteurs à l'Ecole Normale Supérieure de Saint-Cloud, et dès septembre 1965 c'est le succès au C. A. I. P.

— Jacques Terriez a réalisé son rêve, il prépare déjà la Conférence Pédagogique d'automne pour les Maîtres de sa 1<sup>re</sup> circonscription d'Inspecteur... C'est le brutal et absurde dénouement !

— Le 18 mars, c'est une foule imposante d'amis, de collègues, d'enseignants qui bouleversés viennent lui dire adieu. Tour à tour, en présence de M. le Recteur de l'Académie de Reims, c'est M. Caradec, Directeur de l'Ecole Normale d'Instituteurs, et M. Gauthier, Inspecteur d'Académie en résidence à Châlons-sur-Marne, qui prononcent son éloge funèbre. Il repose maintenant dans le cimetière de son village natal.

(\*)  
\*\*

Jacques Terriez avait épousé une de ses collègues en 1946. Il laisse deux grands fils qui poursuivent des études brillantes.

L. CARLOTTI.

I. D. E. N.

## Autres deuils

### Mayalem PAUZAT

Trois jeunes filles victimes d'un accident d'automobile, cruel dans sa banalité. Toutes trois tuées sur le coup, le jeudi 13 mai 1965. Toutes trois allaient affronter les épreuves écrites de l'Agrégation de Mathématiques le 18 mai.

Parmi elles, Mayalem Pauzat, fille de celui qui tint, de 1953 à 1960, les fonctions d'Intendant de notre Ecole avec une maîtrise technique, une expérience administrative et une chaleur d'humanité qui méritent pleinement le nom d'exemplaires.

Mayalem Pauzat, par la vigueur intellectuelle, mais aussi par une étonnante fermeté morale, avait très rapidement trouvé la voie qui ouvrait devant elle la plus belle carrière. Elle était de ces enfants qui n'ont jamais été pour leurs parents motif d'inquiétude, mais déjà ferme appui et solide raison de vivre.

A ses parents, à ses deux frères, dans ce foyer si uni et si atrocement dévasté, comment ne pas penser avec serrement de cœur.

L'ombre légère de Mayalem Pauzat demeure présente dans l'esprit de ceux qui l'ont connue et dans ce Parc de notre Centre de Résidence où elle avait vécu les heures lumineuses de son adolescence.

H. C.

\*  
\* \*

Jacques Henriot vient de perdre son père et Raymond Lallez sa mère.

A nos camarades si douloureusement frappés vont nos amicales condoléances.

\*  
\* \*

Le Journal « Le Monde » du 11 février annonça le décès, dans sa 81<sup>e</sup> année, de M. Georges Garnier, qui avait enseigné l'italien dans notre Ecole de 1928 à 1950.

Ses anciens élèves de Saint-Cloud auront une pensée pour leur ancien maître.

IMPRIMERIE  
CORBIÈRE ET JUGAIN  
ALENÇON (Orne)